

# Les régiments suisses et la bataille de Baylen 19 juillet 1808

Louiselle de RIEDMATTEN

## Introduction

Après la terrible bataille d'Eylau et la victoire française de Friedland, le traité de Tilsit scella, le 7 juillet 1807, la paix avec la Russie. Le Tsar Alexandre I<sup>er</sup> acceptait de collaborer au Blocus Continental contre l'Angleterre et abandonnait ses vues sur l'Europe occidentale; Napoléon, en échange, lui promettait son aide contre la Turquie. L'Europe gravitait autour de ces deux pôles et plus rien ne semblait s'opposer à une paix durable. L'Empereur était au faite de sa puissance.

Il reste difficile encore maintenant de percevoir les véritables motifs de l'invasion de l'Espagne par les armées napoléoniennes. Toujours est-il que cette dernière s'opéra dans ce climat de paix toute relative et de la manière la plus brutale et la plus sournoise qui fût.

Le 27 octobre 1807, un traité prévoyant le démembrement du Portugal fut signé à Fontainebleau entre la France et l'Espagne; il s'agissait d'en finir une fois pour toutes avec l'insolente maison de Bragance qui, malgré les menaces, continuait de commercer avec l'Angleterre. Mais ce pacte permettait surtout de couvrir la Péninsule de légions impériales sous prétexte de soutenir l'expédition du Portugal et, peu à peu, les plans de l'Empereur se révélèrent bien plus redoutables qu'il n'y avait d'abord paru; en effet, les forces françaises, au lieu de se diriger sur Lisbonne, comme prévu, reçurent l'ordre de marcher sur Madrid. Napoléon espérait ainsi se débarrasser de ces Bourbons d'Espagne qu'il méprisait tant – Charles IV et son fils Ferdinand VII – et s'emparer du pays par la ruse en évitant soigneusement tout coup de force.

Dans la logique de cette politique, on assista le 20 avril 1808 à l'entrevue de Bayonne, véritable guet-apens, où l'Empereur n'hésita pas à déposséder purement et simplement le roi d'Espagne de sa couronne, pour la donner à son frère aîné Joseph Bonaparte. Le peuple espagnol n'allait jamais pardonner cette trahison; bientôt eut lieu le soulèvement madrilène du 2 mai 1808 – réprimé dans le sang par Murat, général des forces françaises en Espagne – suivi très rapidement de l'insurrection de tout le pays. Ainsi débuta une guerre sans pitié où les armées françaises allaient s'enliser jusqu'en 1814.

C'est dans ce climat sanglant de vengeance et de guérilla que prend place la bataille de Baylen. Le 15 mai 1808 le 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde, conduit par le brillant comte Pierre-Antoine Dupont de l'Étang<sup>1</sup>, reçut l'ordre de quitter Madrid – centre névralgique de l'occupation française – pour aller soumettre l'Andalousie (carte n° 1). Cette province s'organisa rapidement pour affronter les Français et leur barrer la route; et c'est à Baylen, sous le soleil torride et meurtrier de ce mois de juillet 1808, que le général Castaños<sup>2</sup>, à la tête des forces espagnoles, remporta une victoire retentissante sur ces légions impériales réputées invincibles.

Aux côtés des Espagnols et des Français qui s'affrontèrent sur le sol brûlant d'Andalousie se trouvaient aussi des régiments suisses; mais certains s'étaient engagés au service de l'Espagne alors que d'autres avaient juré fidélité à l'Empereur. Le brusque soulèvement de la Péninsule allait donc engendrer de terribles dilemmes et la bataille de Baylen devait envenimer sérieusement cette situation puisque, au cours de l'action, les régiments suisses se rencontrèrent par deux fois.

Le statut des forces helvétiques, du côté français comme du côté espagnol, retiendra tout d'abord notre attention et c'est avec grand soin que nous nous pencherons sur le régiment valaisan qui, à plusieurs égards, fait figure d'exception. Puis nous tenterons d'expliquer le déroulement de la bataille elle-même à l'aide de deux documents totalement inédits, trouvés dans les archives de la famille Reding à Schwytz, et dont l'importance est capitale pour expliquer le rôle des troupes suisses dans l'issue du combat. Enfin, nous nous attarderons quelque peu sur les tribulations des régiments captifs.

\* **ABRÉVIATIONS.** AF: Archives fédérales (Berne), AN: Archives nationales (Paris), AEV: Archives de l'Etat du Valais (Sion), SE: Service Etranger, SHM: Servicio historico Militar (Madrid), SHVR: Société d'Histoire du Valais Romand (Sion).

<sup>1</sup> Le comte Pierre-Antoine Dupont de l'Étang est né le **4 juillet 1765** à Chabanais en Charente. Il se signale lors de plusieurs batailles et notamment à Marengo en 1800, à Haslach en 1805 et surtout à Friedland en 1807. Grand aigle de la Légion d'honneur, il est envoyé en Espagne à la tête du 2<sup>e</sup> Corps d'Observation de la Gironde; ses hauts faits d'armes font de lui l'un des divisionnaires les plus en vue, et il pense obtenir son bâton de maréchal en Andalousie. Mais, blessé à la bataille de Baylen le 19 juillet 1808, il se voit obligé de capituler le 22 et tombe en disgrâce dès son retour en France, en septembre. Là, il est enfermé dans la prison de l'Abbaye à Paris puis destitué et transféré au fort de Joux en 1812. L'arrivée de Louis XVIII interrompt son procès. En 1814 il est ministre de la guerre durant huit mois puis commande la 22<sup>e</sup> division militaire. Il meurt à Paris en **1840**.

<sup>2</sup> Don Francisco Javier Castaños y Aragoni est né à Madrid le **22 avril 1758**. En 1793 il est colonel du régiment Africa et se voit grièvement blessé à la bataille de San Marcial contre les Français. En 1802 il est nommé commandant général du camp de Gibraltar et devient, en juin 1808, le général en chef de l'armée d'Andalousie avec laquelle il bat le 19 juillet les forces du général Dupont à Baylen. En 1810 il est désigné comme président de la Junte centrale et en 1812 il est nommé capitaine général de Catalogne. Il meurt le **21 septembre 1852**.

**CARTE N° 1 : SITUATION MILITAIRE DE L'ESPAGNE AU DÉBUT DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE ET DÉTAIL DES OPÉRATIONS EN ANDALOUSIE**

The map illustrates the military situation in Spain at the beginning of the War of Independence (1808). It shows the locations of Spanish and French forces, their movements, and the Despeña Perros defile in the Sierra Morena. The map includes a scale bar (100 Km) and a reference to the source: 'Carte tirée de l'ouvrage de Juan Priego Lopez, «Guerra de la Independencia» Vol. II, SHM, Madrid 1972.'

**Principales concentrations espagnoles.**

**Principales concentrations françaises.**

**Mouvements des forces espagnoles.**

**Mouvements des forces françaises.**

**JL Défilé du Despeña Perros dans la Sierra Morena.**

Outre les annexes qui reproduisent les lettres inédites dont nous allons longuement parler, nous avons inséré dans cette étude des outils d'ordre plus général, tels qu'une chronologie (Annexe I) qui replace la bataille dans un contexte plus vaste, un tableau récapitulatif, qui donne un aperçu schématique des régiments suisses présents à Baylen, et quelques cartes, pour mieux situer l'action et clarifier une situation par moment complexe et confuse.

## 1. Les Suisses au service de la France

Après le massacre des Suisses en 1792 et la période troublée de la République Helvétique<sup>3</sup> les relations étaient pour le moins tendues et le service étranger en France, sans cesser d'exister, n'avait pas très bonne presse.

Cependant dès 1803, la Suisse désirait oublier ces tristes années et retrouver une paix durable. Le Premier Consul Bonaparte la lui accorda le 2 février; en acceptant l'Acte de Médiation il dota la Confédération d'un nouveau gouvernement, la Diète, qui représentait l'autorité fédérale, mais il conserva un droit de regard sur la politique helvétique. Il est vrai que le futur Empereur avait toujours plus besoin d'hommes pour ses campagnes et il connaissait trop la valeur militaire des troupes helvétiques pour ne pas désirer une Suisse tranquille; ainsi en 1803, une alliance défensive en même temps qu'une capitulation militaire étaient signées à Fribourg par les commissaires de la nouvelle Diète suisse, dont le landammann Louis d'Affry, et par le général Ney, ministre plénipotentiaire de la République française.

Par l'alliance défensive, la France se portait garante de l'indépendance de la Suisse; de son côté, la Confédération promettait à son alliée 16 000 hommes de troupe dont le sort était minutieusement réglé par la capitulation militaire, signée pour une durée de 25 ans et contenant 25 articles. Selon les art. 1 et 2, les 16 000 hommes étaient organisés en quatre régiments de 4000 hommes chacun, chaque régiment comprenant quatre bataillons.

Le recrutement devait s'effectuer sur tout le territoire helvétique, dans les cantons catholiques comme protestants, avec pour condition que ces hommes, âgés de 18 à 40 ans et mesurant au moins 1m 67, fussent de nationalité suisse. Pour ce

<sup>3</sup> Dès 1798 les armées françaises envahirent la Suisse et prirent Berne ainsi que son fabuleux trésor évalué à 15 millions de francs. La chute de Berne amena celle de la Confédération tout entière et les Français, maîtres de la Suisse, s'empressèrent de changer son gouvernement. A l'ancienne Confédération des Treize Cantons, ils substituèrent la **République Helvétique**: les cantons furent dépouillés de leur autonomie et la Suisse ne forma plus qu'un seul Etat divisé en 19 départements. Un gouvernement unique prit la tête du pays et le pouvoir exécutif fut exercé par un Directoire de cinq membres. Le Canton du Valais, jusqu'alors pays allié, fut incorporé de force à la République Helvétique.

Cependant cette nouvelle constitution fut rejetée par les cantons primitifs (Uri, Schwytz, Unterwald) et le Haut-Valais; ces deux rébellions furent écrasées dans le sang par les armées françaises. Le calme ne revint qu'en 1803 avec la chute de la République Helvétique et la proclamation de l'Acte de Médiation.



qui regardait la solde, elle n'était pas précisée dans la capitulation elle-même puisqu'elle correspondait à celle de l'infanterie française. Il est difficile de dire ce qu'elle représentait réellement; les salaires des militaires n'étaient sans doute pas très importants, bien que certaines jeunes recrues suisses se trouvassent plutôt satisfaites de leur solde. Il ne faut pas oublier non plus que les soldats de l'Empire avaient droit à des parts de butin en complément.

L'art. 11 réitérait le principe de l'ancienneté, si cher aux soldats car il ne marquait aucune préférence cantonale et respectait le droit helvétique en la matière. De plus le libre exercice de la religion et de la justice était assuré par l'art. 19. Quant au choix de l'uniforme, la France restait fidèle au traditionnel rouge garance qu'avaient toujours porté les Suisses à son service, et seuls les revers, collets et parements devaient permettre de distinguer les différents régiments. D'ailleurs, le tableau suivant illustre l'uniforme des deux régiments suisses au service de France, qui participèrent à la bataille de Baylen:

<u>Habit</u>	<u>Distinctives</u>	<u>Liseré</u>	<u>Boutons</u>
3 <sup>e</sup> rég. suisse: rouge garance	noires	blanc	jaunes
4 <sup>e</sup> rég. suisse: rouge garance	bleu céleste	noir	jaunes

Les troupes du centre et les voltigeurs portaient le shako et les grenadiers le bonnet à poil. Les pantalons étaient blancs, les guêtres noires et les épaulettes de couleur jaune pour les voltigeurs et rouge pour les grenadiers.



**A gauche:** voltigeur portant le shako et l'uniforme à distinctives bleu céleste du 4<sup>e</sup> régiment suisse.

**A droite:** grenadier portant le bonnet d'ours et l'uniforme à distinctives noires du 3<sup>e</sup> régiment suisse.

Tiré de: H. de Schaller,  
*Histoire des troupes suisses  
au service de France*, p. 48.

Enfin, les Confédérés ne pouvaient combattre hors du territoire continental de l'Europe, ils avaient accès aux charges et dignités militaires françaises ainsi qu'à l'école polytechnique et, en cas de péril sur son propre territoire, la Suisse se réservait le droit de rappeler ses régiments capitulés.

Cette capitulation présentait un certain nombre d'avantages, car la France, non contente de recevoir 16 000 hommes de bonnes troupes, fixait aussi leur statut de manière très précise. Quant à la Suisse, elle voyait le principe de l'ancienneté respecté et la prime que l'art. 7 accordait à tout capitaine qui obtenait un réengagement allait faire naître beaucoup de vocations parmi les soldats cherchant fortune.

### **Les régiments suisses aux ordres du général Dupont**

Lorsque le 2<sup>e</sup> Corps d'Observation de la Gironde entra en Espagne, le 19 décembre 1807, il était composé de trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie et d'environ 1200 hommes d'artillerie et de génie, soit 24 000 hommes et 38 bouches à feu.

La cavalerie aux ordres du général Fresia était essentiellement formée de régiments provisoires, ce qui signifiait que les compagnies provenaient de divers dépôts de régiments de cavalerie. Ces unités manquaient donc d'esprit de corps mais jouissaient d'une réputation redoutable, surtout les cuirassiers dont le général Dupont allait hériter un régiment provisoire au mois de juillet.

Pour ce qui regardait l'infanterie, elle était constituée de bataillons appartenant aux cinq légions de réserves cantonnées à Rennes, Versailles, Lille, Metz et Grenoble. Ces légions – créées par décret le 20 mars 1807 – étaient censées assurer la défense du territoire français pendant que la Grande Armée se trouvait en Allemagne et en Pologne: ceci signifie en clair qu'elles étaient composées de conscrits de 1808, considérés comme peu aptes à faire la guerre et encadrés par des officiers soit trop âgés, soit trop jeunes. Ces troupes n'étaient pas formées pour combattre à l'étranger, et elles demeurèrent tout au long de la campagne d'Andalousie un souci constant.

Bien évidemment Dupont possédait quelques troupes d'élite, dont un bataillon des Marins de la Garde, une des meilleures unités de la Grande Armée, ainsi que deux bataillons de la Garde de Paris. Mais cette unité s'était particulièrement distinguée lors de la campagne de Pologne l'année précédente; aussi avait-on dû combler les vides par des conscrits, si bien que son efficacité au combat s'en trouvait quelque peu amoindrie.

Dans ce 2<sup>e</sup> Corps d'Observation de la Gironde, qui présentait tous les aspects d'un savant amalgame, se trouvaient deux bataillons suisses d'infanterie. Le premier bataillon du 3<sup>e</sup> régiment suisse était commandé par le colonel Louis de May, du canton de Berne, et servait sous les ordres du général Vedel dans la seconde division d'infanterie du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde. Il comprenait:

le Colonel Louis de May (1766-1833), de Berne,  
le Chef de Bataillon Charles d'Affry (1772-1818), de Fribourg,  
l'Adjudant-major Charles-Emmanuel von der Weid (1786-1845), de Fribourg,  
le Capitaine Amédée de Muralt (1786-1854), de Berne.

Le 3<sup>e</sup> régiment avait été créé par le décret du 12 septembre 1806, soit deux ans après la signature de la capitulation militaire entre la France et la Suisse. Il s'était constitué en Flandre et contenait quatre bataillons, mais seul le premier allait participer à l'affrontement de Baylen, soit 1178 hommes. Les soldats portaient l'uniforme rouge garance à distinctives noires, liseré blanc et boutons jaunes. Quant au troisième bataillon du 4<sup>e</sup> régiment suisse, il était commandé par le colonel en second Freuler, de Glaris, et servait sous les ordres du général Barbou dans la première division d'infanterie du Corps de la Gironde. Il comprenait:

le Colonel en second Freuler, de Glaris,  
le Chef de Bataillon Christen, d'Unterwald,  
le Capitaine Jean Landolt (1779-1859), de Zurich,  
le Lieutenant Gaspard Schumacher (1776-1847), de Lucerne,  
le Sergent Georges Heidegger (1790-1825), de Zurich.

Le 4<sup>e</sup> régiment avait été créé au même moment que le 3<sup>e</sup> régiment, mais en Bretagne. Ce bataillon comprenait 709 hommes qui portaient l'uniforme rouge à distinctives bleu céleste, liseré noir et boutons jaunes.

Le corps de Dupont possédait donc un total de 1887 soldats confédérés à son service. Le recrutement de ces hommes s'était avéré difficile, si bien qu'il avait fallu parfois engager des recrues étrangères, des Allemands le plus souvent, pour combler les rangs. Il est à noter que le recrutement d'étrangers au sein des régiments suisses au service de France n'était ni permis ni formellement interdit par la capitulation; il semble qu'en cas d'extrême nécessité il ait été toléré. Il devait en être tout autrement pour les régiments suisses au service d'Espagne. Toujours est-il que ces recrues étaient encadrées par des officiers expérimentés, qui en général avaient déjà servi, et instruites avec zèle et discipline; elles formaient donc un noyau solide au sein de l'infanterie quelque peu hétéroclite du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde.

### **Quelques témoignages**

La nouvelle capitulation militaire passée avec la France allait soulever les espoirs les plus fous dans la jeunesse helvétique qui rêvait d'aventure, de gloire et de fortune; certains soldats ont laissé des témoignages vivants et précis qui permettent de mieux saisir les motifs de leur départ.

Pour ce qui regarde le capitaine Amédée de Muralt, originaire de Berne et servant dans le premier bataillon du 3<sup>e</sup> régiment suisse, c'est le prestige et la gloire de l'Empire qui allaient lui faire abandonner l'Autriche qu'il servait jusqu'alors. Son père, fervent admirateur de Napoléon, voyant la carrière peu heureuse de son

fil, lui suggéra de changer de camp et de s'engager au service de France. «J'hésitais longtemps. Cela m'était contraire de me mettre maintenant sous le drapeau que je combattais jusqu'alors. Cependant, la passion de mon père, l'espoir de faire en France une carrière plus rapide qu'en Autriche, ainsi que le découragement d'être toujours dans le camp des vaincus m'amènèrent enfin à donner mon congé au service impérial et royal d'Autriche pour entrer au service de France.»<sup>4</sup> L'on ne peut s'empêcher de penser en lisant ces lignes que les rêves de gloire et d'honneur de cet officier devaient s'échouer sur les pontons pourris de la baie de Cadix qui allaient recevoir les vaincus de Baylen...

Le témoignage de Charles-Emmanuel von der Weid diffère passablement du précédent. Originaire de Fribourg, il sert aux côtés d'Amédée de Muralt dans le 3<sup>e</sup> suisse. Durant la période troublée de la République Helvétique, il s'est battu avec acharnement – ainsi que tous les siens – contre l'envahisseur français. Ainsi «lorsqu'il fait part à sa famille de son désir de servir cette France tant haïe, tout le monde est frappé de consternation: sa mère avait déclaré que jamais son fils n'entrerait au service de l'usurpateur, et le vieil oncle banneret<sup>5</sup> disait qu'il mourrait de chagrin si son neveu servait sous les plis du drapeau tricolore»<sup>6</sup>. Cet exemple montre à quel point le souvenir des années terribles restait vivace et douloureux dans l'ancienne génération, alors que pour la jeunesse, l'Acte de Médiation et la capitulation militaire marquaient véritablement le début d'une ère de paix où tout était possible, même servir aux côtés de l'ennemi d'hier. Charles-Emmanuel insista tant qu'il finit par faire céder ses proches, et c'est ainsi que le fils d'une des grandes familles patriciennes de Suisse alla se battre sous les drapeaux de «l'usurpateur».

Quant au lieutenant Gaspard Schumacher, originaire du canton de Lucerne et affecté au troisième bataillon du 4<sup>e</sup> régiment, s'engager au service de France semblait aller de soi. Artilleur dans la Légion Helvétique, il s'était battu aux côtés des forces françaises et avait participé le 27 septembre 1799 à la victoire de Zurich contre les Russes du général Korsakov. La capitulation de 1803 lui donna l'occasion de reprendre sa carrière interrompue par la chute de la République Helvétique, ce qu'il s'empressa de faire, alléguant son «goût pour les choses militaires et (son) désir de voir d'autres pays et d'autres peuples»<sup>7</sup>.

Enfin, à ses côtés, se trouvait le sergent voltigeur Georges Heidegger, issu d'une famille pauvre de Zurich. Le jeune homme se vit bien vite la proie de terribles difficultés financières et, très attiré par la carrière militaire dont il admirait l'aisance matérielle et la vie aventureuse, il s'engagea à 17 ans au 4<sup>e</sup> suisse sans demander l'accord de ses parents. Par son indocilité, son opiniâtreté et sa grande «timidité» face au travail, le sergent Heidegger est l'exemple type du soldat voyou et chasseur!

<sup>4</sup> MURALT (R.-K.-A. de), «Militärische Laufbahn des Oberstlieutenant R.-K.-Amédée von Muralt», in: *Berner Taschenbuch*, Berne, 1887, p. 231.

<sup>5</sup> Le terme banneret désigne à l'origine le porte-drapeau dans la milice. A cette charge d'honneur s'ajoutait le contrôle des affaires militaires ainsi qu'un siège au conseil de guerre. Fribourg possédait quatre bannerets.

<sup>6</sup> DIESBACH (M. de), «Le Général Charles-Emmanuel von der Weid», in: *Archives de la Société d'Histoire du canton de Fribourg*, T. V., 1893, p. 477.

<sup>7</sup> SCHUMACHER (G.), *Journal et Souvenirs de Gaspard Schumacher, capitaine aux Suisses de la Garde Royale (1798-1830)*, Paris, 1920, p. 25.

## 2. Les Suisses au service de l'Espagne

De tous les services étrangers, celui d'Espagne est sans doute le moins connu. Pourtant, en 1787, la Suisse possédait quatre régiments qui servaient dans la Péninsule ibérique et participèrent à la guerre de succession d'Autriche; mais il faut avouer qu'ils étaient incomplets et désorganisés.

C'est pour y mettre bon ordre que dès 1804 l'Espagne engagea des pourparlers avec la Confédération et, le 2 août, fut signée à Berne entre le chevalier Joseph Caamaño, ministre plénipotentiaire de S. M. Catholique auprès de la Confédération, et la Diète suisse, la nouvelle capitulation entre la Suisse et l'Espagne. Elle comprenait 65 paragraphes plus un article additionnel et devait entrer en vigueur pour une durée de 30 ans. Aux quatre régiments déjà existants, elle en ajoutait deux autres. Comme le stipulait l'art. 2, ces régiments portaient le nom de leur colonel, ce qui complique singulièrement les choses, car ce dernier pouvait changer assez souvent. Des six régiments suisses prévus par la capitulation, trois allaient participer à la bataille de Baylen: Reding n° 2, Reding n° 3 et le régiment valaisan de Preux n° 6. Ce dernier, possédant un statut quelque peu particulier, sera étudié à part. Pour éviter toute confusion, il faut encore préciser que le régiment Reding n° 2, appelé aussi Jeune-Reding, était commandé par le colonel Karl de Reding, de Schwytz, cousin de nom plus que de parenté avec Nazare de Reding qui, lui, commandait le régiment Reding n° 3, ou Vieux-Reding.

L'article premier de la capitulation allouait avec précision à chaque régiment le canton où il devait effectuer son recrutement: à Reding n° 2 revenaient les cantons de Lucerne, Saint-Gall et Thurgovie, et à Reding n° 3 ceux de Schwytz, Uri, Glaris, Appenzell et les Grisons. L'art. 5 pourtant stipulait avec insistance que toutes les nouvelles recrues devaient être catholiques et, de la liste des cantons susmentionnés, seuls Lucerne, Schwytz et Uri sont catholiques; cela compliquait donc grandement le recrutement, puisqu'il s'agissait de trouver des soldats catholiques dans des cantons à majorité protestante.

Pour pallier cette restriction confessionnelle, la capitulation permettait l'enrôlement d'«Allemands», terme qui désignait des hommes d'origines bien différentes tel que des Allemands du sud, de Souabe et de Rhénanie, mais aussi des Autrichiens, des Prussiens et des Polonais. Bien que l'art. 5 exigeât le minimum d'un tiers de recrues suisses dans le régiment, ce tiers semblait si difficile à atteindre qu'un délai de 4 voire 6 ans était accordé pour l'obtenir. Cette présence étrangère marque la véritable différence d'avec les régiments helvétiques qui servaient en France. D'ailleurs les chiffres parlent d'eux-mêmes: selon le détail des effectifs de janvier 1808<sup>8</sup>, le régiment Reding n° 2 compte, sur un total de 1686 hommes, 456 Suisses, soit 27%, et 1230 Allemands et le régiment Reding n° 3, 554 Suisses, soit 30%, contre 1253 Allemands sur un total de 1887 soldats. Le tiers n'est pas atteint (cf. Le tableau récapitulatif des forces suisses au service de France et d'Espagne).

<sup>8</sup> AF: Fonds 2200 Paris 1/11, Correspondance du Landammann Ruttimann avec C. de Mailardoz, 1808.

Le régiment comprenait normalement 1909 hommes, répartis en deux bataillons. L'on remarque au passage que, selon les chiffres donnés plus haut, les régiments 2 et 3 étaient incomplets en janvier 1808: il manque 223 hommes chez Jeune-Reding et 102 chez Vieux-Reding. Au total, la Suisse fournissait avec ses 6 régiments 11 300 hommes à l'Espagne contre 16 000 à la France, ce qui représente une force importante si l'on considère que la Suisse retirait moins d'avantages économiques en signant une capitulation avec l'Espagne.

Quant à la nouvelle recrue, elle devait être âgée de 16 à 40 ans et mesurer au minimum 1 m 65. La solde de la troupe était fixée dans les art. 18 et 19, mais il est bien difficile d'établir une comparaison exacte avec la solde des troupes impériales. De manière générale, l'on peut affirmer que les Suisses au service de France étaient mieux payés que les Suisses au service d'Espagne. Malgré tout, la solde que proposait la nouvelle capitulation avec l'Espagne présentait une nette augmentation par rapport à la précédente, pour le plus grand bonheur de tous.

Quant à l'uniforme, jusque-là assez disparate, il s'unifiait et prenait pour modèle celui porté par le régiment Reding n° 3; il était bleu indigo avec parements, revers et collet rouges, guêtres noires, pantalon blanc. Seuls les numéros gravés sur les boutons différenciaient les régiments suisses espagnols.

Grenadier du régiment suisse portant l'uniforme bleu indigo à distinctives rouges et dont le bonnet d'ours est orné d'un galon de laine rouge, la «manga».

Tiré de: *Agrupación de Miniaturistas militares*, Boletín n° 13, Barcelona, 1962, p. 80.



## Tableau récapitulatif des forces Suisses au service de France et d'Espagne

(Ce tableau n'est en rien exhaustif, il résume simplement les troupes  
que nous mentionnons tout au long de ces pages)

### LES SUISSES AU SERVICE DE FRANCE

<u>NOMS</u>	<u>EFFECTIFS/GARNISONS</u>	<u>HISTORIQUE</u>	<u>UNIFORMES</u>
		rég. organisés à la suite de la cap. du 27.7.1803 signée à Fribourg pour 25 ans; ils sont composés de 4 bat.	habit rouge garance. distinctives:
Rég. n° 3	2711 h.; Flandre	{ organisés selon les	noires
Rég. n° 4	3832 h.; Bretagne	{ décrets du 12.9.1806	bleu céleste

N. B. En réalité, un seul bataillon de chaque régiment a participé à la bataille: le premier bataillon du 3<sup>e</sup> régiment et le troisième bataillon du 4<sup>e</sup> régiment.

### LES SUISSES AU SERVICE D'ESPAGNE

<u>NOMS</u>	<u>EFFECTIFS/GARNISONS</u>	<u>HISTORIQUE</u>	<u>UNIFORMES</u>
Reding n° 2	1686 h. (456 CH) Madrid	rég. réorganisés à la suite de la cap. du	habit bleu
Reding n° 3	1887 h. (554 CH) Grenade	2.8.1804 signée à Berne pour 30 ans; ils comprennent 2 bat.	indigo distinctives et collet rouges n° du rég. sur les boutons
de Preux n° 6 (rég. valaisan)	2027 h. (254 CH) Madrid	accède à la cap. des rég. suisses par un traité signé le 22.9. 1805 à Berne	collet bleu revers jaunes n° du rég. sur les boutons

N. B. On appelle aussi Reding n° 2: Jeune-Reding et Reding n° 3: Vieux-Reding. Notons que ces régiments ont leurs deux bataillons au combat. Il y aura cependant une petite exception, une partie du second bataillon de Reding n° 3 ayant déserté lors du pillage de Cordoue.

Les effectifs des deux régiments suisses sont ceux du mois de janvier 1808, alors que ceux du régiment de Preux n° 6 sont pris au 1<sup>er</sup> mars 1801. Nous n'avons pas trouvé de chiffres plus récents pour ce régiment. Entre parenthèses figure la proportion de recrues de nationalité suisse.



Finalement, l'article additionnel fut l'objet de nombreux litiges, car il ne reconnaissait pas de manière officielle le principe de l'ancienneté, si cher à la Suisse. L'Espagne s'arrogeait ainsi un droit de regard sur les nominations et allait à l'encontre de tout ce qui avait été fait auparavant.

Malgré tout, cette capitulation contenait de nombreux avantages pour les régiments suisses, dont l'augmentation de la solde n'était pas des moindres. Elle fixait aussi de manière précise les pensions et les congés et obligeait chaque colonel à établir dans son régiment une école militaire pour donner une parfaite instruction aux nouvelles recrues; en bref, cette capitulation fut saluée par tous comme l'une des meilleures jamais signées par la Suisse.

### **Le régiment valaisan, un cas particulier**

Au moment de la signature de cette capitulation si avantageuse pour la Suisse, le canton du Valais ne faisait pas partie de la Confédération Helvétique. En effet, en 1802, au moment de la chute de la République Helvétique, Napoléon proclama le Valais «Etat indépendant» sous le nom de République Rhodanique. Ce canton possédait un régiment qui avait servi la France avant d'être licencié par le décret de l'Assemblée Nationale du 20 août 1792 et, ayant refusé de servir le nouveau régime, il avait demandé à entrer au service d'Espagne; cela lui fut accordé le 8 octobre 1795. Ce régiment fut successivement la propriété de Jean de Courten, puis d'Elie de Courten jusqu'en 1805, mais dès 1804 le lieutenant-colonel Charles de Preux assumait les fonctions de colonel dont il ne reçut le titre officiel qu'en 1806. C'est pourquoi en 1808, le régiment valaisan portait le nom de régiment de Preux n° 6, et ce jusqu'à la bataille de Baylen.

Il était bien normal que le Valais cherchât à accéder à la capitulation passée entre les cinq régiments suisses et l'Espagne afin de bénéficier des avantages qu'elle offrait. Cependant les négociations furent longues et laborieuses, car les autorités valaisannes ne pouvaient se résoudre à abandonner le principe de l'ancienneté et l'Espagne refusait obstinément de céder sur ce point. Pendant ce temps, les soldats étaient privés de la haute paie dont jouissaient leurs confrères suisses et si les pourparlers s'éternisaient, l'on risquait une émigration massive «des soldats étrangers du régiment valaisan pour motifs de gains»<sup>9</sup>. Pour éviter ce véritable désastre, le recrutement étant très difficile, la République du Valais s'inclina, mais demanda à ses officiers de jurer solennellement de ne jamais accepter une place au préjudice de l'ancienneté.

La capitulation du 2 août 1804 ne pouvait s'appliquer à la lettre au Valais, c'est pourquoi les deux négociateurs valaisans, le baron de Stockalper et le vice-conseiller Quartéry signèrent, le 22 septembre 1805 à Berne, avec le chevalier Caamaño un traité d'Accession qui modifiait certains articles de la capitulation. Il

<sup>9</sup> AEV; SE 29/1/24, *Messages, décrets, rapports relatifs au service d'Espagne*: le Conseil d'Etat à la Diète de la République, Sion, le 10 mai 1805.



comprenait 16 articles qui en général remplaçaient le terme de «Confédération Helvétique» par «République du Valais».

L'article premier prévoyait pour le régiment valaisan un service de 40 ans, soit dix ans de plus que pour les cinq régiments suisses. L'art. 3, qui correspondait à l'art. 5 de la capitulation des régiments suisses, exigeait que le tiers du régiment fût composé de Valaisans. Ceci souleva alors le problème du recrutement étranger; les seuls chiffres que nous possédons sont ceux du 1<sup>er</sup> mars 1801<sup>10</sup> qui indiquent que ce régiment contient 1773 étrangers pour un total de 2027 hommes, soit seulement 12% de soldats valaisans ou suisses<sup>11</sup>. Si le régiment valaisan possédait en 1801 plus d'étrangers dans ses rangs que les régiments suisses Reding n<sup>os</sup> 2 et 3, l'on est en droit de penser que ce nombre avait encore augmenté au moment de Baylen. On notera aussi qu'il est complet et contient même 118 hommes de plus que l'effectif de 1909 hommes prévu par la capitulation.

Le régiment valaisan allait connaître de terribles difficultés pour recruter ses hommes. Tout d'abord le canton était pauvre et lassé de toutes ces guerres; n'oublions pas que le Haut-Valais s'était soulevé plusieurs fois contre la République Helvétique et qu'il avait été très durement réprimé. Pour ne rien arranger, Bonaparte réclamait la levée d'un corps valaisan au service de France dès 1803, et faisait pression sur les autorités valaisannes afin qu'elles fassent cesser tout recrutement pour l'Espagne<sup>12</sup>. S'engagea alors une lutte diplomatique où le Valais tenta de résister à la volonté toute puissante du Premier Consul pour ne pas manquer à ses engagements envers S. M. Catholique d'Espagne. Finalement, de guerre lasse, le colonel Charles de Preux accepta d'interrompre momentanément son recrutement en 1807, mais les plaintes françaises ne cessèrent véritablement qu'avec l'incorporation du régiment valaisan dans le corps de Dupont, opération dont il sera longuement traité dans ces pages.

Enfin, l'art. 6 restait assez vague sur la question de l'uniforme de ce régiment. Il semblait devoir adopter celui des régiments suisses, c'est-à-dire bleu à distinctives rouges. Cependant le colonel Charles de Preux exprima le désir de pouvoir y apporter quelques changements tels que des distinctives jaunes et un collet bleu, afin que son régiment ne fût pas confondu avec les autres. Sa requête fut acceptée le 1<sup>er</sup> janvier 1808 par Manuel Godoy, premier ministre espagnol. Il semble cependant qu'il n'y ait aucune représentation du régiment valaisan avec cet uniforme; en général on lui prête le collet bleu comme son colonel l'a demandé, mais avec des revers et des parements rouges. D'ailleurs c'est un habit ainsi décrit que porte Joseph Gard, peint en 1810 par Félix Cortey.

<sup>10</sup> SCHALBETTER (J.), «Le Régiment valaisan au service de l'Espagne, 1796-1808», in: *Annales valaisannes*, Sion, 1969, p. 324.

<sup>11</sup> Le principe de réciprocité avait été établi entre le Valais et la Suisse; autrement dit un officier suisse pouvait servir dans le régiment valaisan et vice versa.

<sup>12</sup> Ce corps fut créé par une capitulation militaire signée le 8 octobre 1805 entre Napoléon et le Valais. C'était un bataillon d'infanterie de 960 hommes, aux ordres du commandant Charles-Louis de Bons, et portant l'habit rouge garance avec collet, revers et parements blancs et boutons jaunes avec ces mots: Empire français, bataillon valaisan. Son recrutement fut extrêmement difficile à cause du peu d'enthousiasme pour la cause impériale, du manque d'hommes et de l'interdiction formelle de recruter des étrangers. Il sera incorporé en octobre dans le 7<sup>e</sup> corps d'armée destiné à occuper la Catalogne sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr.



### **Joseph-Arnold Gard (1750-1828)**

né à Bagnes, il est fait prisonnier à Baylen avec le colonel de Preux. Délivré par les Français qui ont reconquis le Sud, il est nommé major à Séville, puis à Tolède et Guadalajara. En 1812 il est fait prisonnier par les Anglais et ne rentrera en Valais qu'à la fin de l'Empire.

Sur ce portrait exécuté par Felix Cortey et daté de 1810, il porte le traditionnel habit bleu ainsi que le col bleu, mais les revers sont rouges et non jaunes.

(Collection privée)

Comme ce régiment va disparaître sur le champ de bataille de Baylen, il est tout à fait probable que, dans la précipitation, l'on n'ait pas eu le temps de réaliser concrètement les désirs de Charles de Preux. Mais cet exemple illustre très justement l'esprit d'initiative de ce colonel, qui tenta d'attirer les bonnes grâces du premier ministre Godoy sur son régiment. Il alla même jusqu'à proposer à ce dernier de se constituer une garde personnelle avec le régiment valaisan; le prince de la paix, déjà détesté par le peuple espagnol, eut la bienséance de refuser!

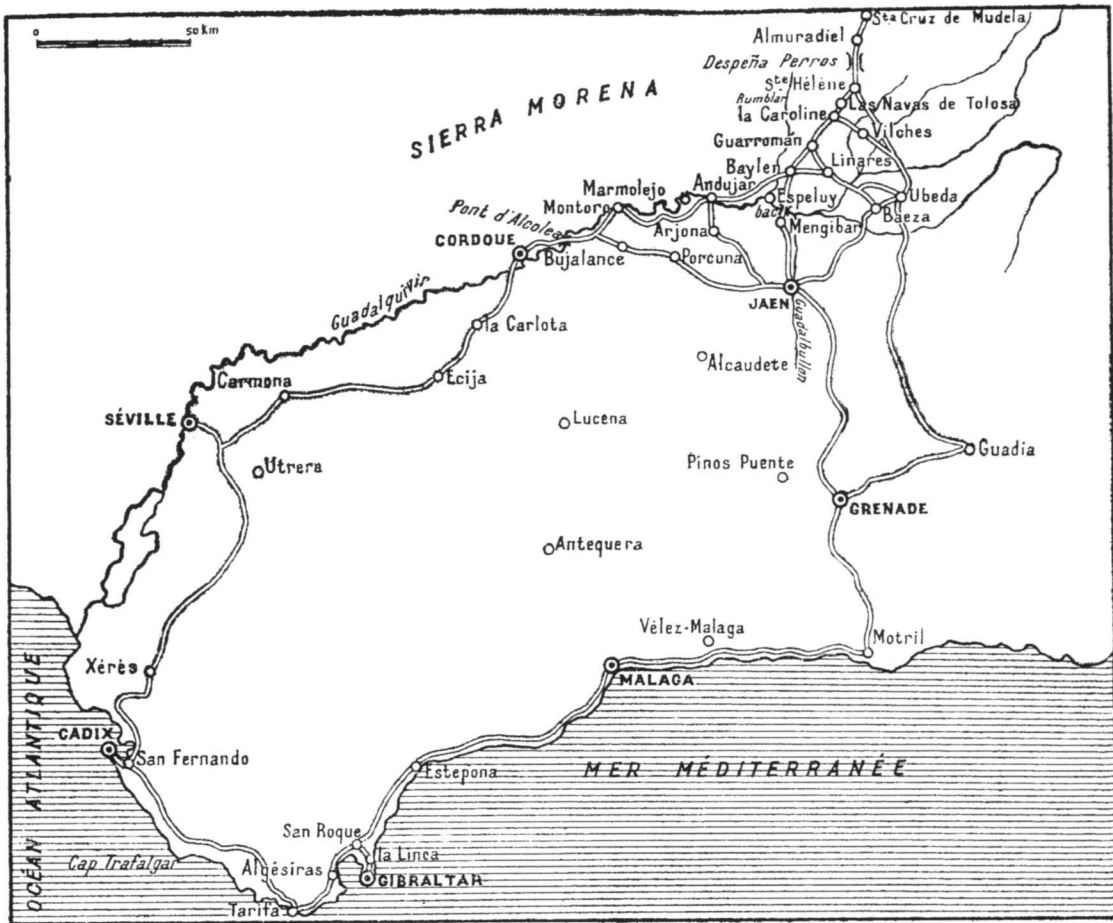
## **Les régiments suisses aux ordres de Castaños**

C'est le 10 juillet 1808 que les forces espagnoles conduites par le général Castaños s'organisèrent à Porcuna, petite ville à mi-chemin entre Cordoue et Baylen.

L'Andalousie (carte n° 2), formée de quatre provinces: Séville, Cordoue, Jaen et Grenade, se voyait pourvue, au moment des événements, d'un important potentiel militaire. Il y avait là en effet une grande partie des forces régulières du pays et le camp de San Roque, près de Gibraltar, réunissait les meilleures troupes de ligne. Sans compter la présence anglaise très dense sur la côte entre Cadix et Gibraltar, et l'importance de Séville dont la fonderie de canons et l'arsenal si bien approvisionné en munitions, armes, habits et vivres allaient faire de cette ville le véritable siège de l'insurrection. Tout ceci explique la rapidité et l'efficacité du soulèvement andalou.

A Porcuna, le général Castaños commandait une armée d'environ 29 000 hommes articulée en quatre divisions. La cavalerie dispersée dans chacune d'elles possédait quelques bons éléments, mais toutes ses unités manquaient terriblement de montures.

## CARTE N° 2: L'ANDALOUSIE



Belier (G. de), *Baylen*, p. 187.

Quant à l'artillerie espagnole, elle était équipée du système Gribeauval<sup>13</sup> tout comme celle du corps de Dupont; admirablement bien servie, elle était pourtant très peu mobile à cause de la rareté des chevaux. Le corps de Castaños possédait 28 pièces dont beaucoup étaient de calibre 12. Les Français possédaient sans doute 10 pièces de plus, mais de calibre inférieur.

Pour ce qui regarde l'infanterie de ligne espagnole, les régiments étaient le plus souvent incomplets et les vides avaient été comblés par des volontaires inexpérimentés qu'il avait fallu équiper et instruire à la hâte. L'uniforme de ces troupes était blanc et les distinctives variaient selon les régiments. Quant aux volontaires, leur habit restait très hétéroclite. Quelques corps des milices provinciales vinrent aussi renforcer les rangs de l'infanterie; c'étaient des unités organisées par villages, villes ou provinces, de grande qualité, à l'habit blanc et distinctives rouges, et dont le nom de la ville était gravé sur les boutons.

En théorie, l'armée de Castaños possédait trois régiments suisses dans ses rangs, soit 5600 Helvètes environ, selon les chiffres énoncés dans le tableau récapitulatif:

#### LE RÉGIMENT SUISSE REDING N° 2

En garnison à Madrid, il était commandé par:  
le Colonel Karl de Reding (1761- ?), de Schwytz.

#### LE RÉGIMENT SUISSE REDING N° 3

En garnison à Malaga, il était commandé par:  
le Colonel Nazare de Reding (1759-1825), de Schwytz.

#### LE RÉGIMENT VALAISAN DE PREUX N° 6

En garnison à Madrid, il comprenait:  
le Colonel Charles de Preux (1737-1813),  
le Lieutenant-colonel Joseph-Arnold Gard (1750-1828),  
le Capitaine en second Antoine de Roten (178-1845), qui épousa en 1806 Françoise de Guzman et quitta son régiment en mai 1808 pour combattre aux côtés des Espagnols sous les ordres du général de Reding,  
le Sous-lieutenant grenadier François-Xavier de Riedmatten (1780-1860), qui démissionna en janvier 1808 pour épouser la marquise de Campo Franco,  
le Sous-lieutenant Emmanuel de Riedmatten (1785-1808),  
le Sous-lieutenant Adrien de Riedmatten (1789-1870), son frère,  
le Sous-lieutenant Louis Robatel (1788-1877),  
le Sous-lieutenant Pierre d'Odet (1781-1808).

<sup>13</sup> C'est en 1763 que Gribeauval unifie le matériel d'artillerie autour des calibres 4, 8 et 12. La pièce de 12 livres peut porter jusqu'à 900 mètres, celle de 8 jusqu'à 800 m et celle de 4 jusqu'à 700 m.

De plus, la première division d'infanterie de l'armée espagnole était commandée par le général Théodore de Reding, gouverneur de Malaga. Il avait sous ses ordres 9000 hommes dont le régiment Reding n° 3 commandé par le colonel Nazare de Reding, son propre frère. Il nous semble d'ailleurs nécessaire de tracer en quelques lignes l'illustre vie de Théodore, ainsi que celle de ses frères qui menèrent de brillantes carrières militaires, à l'étranger comme en Suisse:

**Théodore** Reding von Biberegg, naquit à Schwytz en 1755. Général au service d'Espagne et propriétaire du régiment Vieux-Reding, ou Reding n° 3, il se distingua dans les campagnes de 1793 et 1794 contre les Français.



**Le général Théodore de Reding,**  
vainqueur de Baylen  
(Musée des Suisses à l'Etranger,  
château de Penthes, Genève)

Général de division lors de la campagne du Portugal (1800-1801), gouverneur de Malaga en 1803, il fut nommé, aux côtés du général Castaños, commandant en chef de l'armée d'Andalousie en 1808.

Après la victoire de Baylen à laquelle il contribua grandement, il fut envoyé en Catalogne comme Capitaine-général en 1809. Le 25 février, il affronta les troupes du général Gouvion-Saint-Cyr à Valls. Il mourut des suites de ses blessures le 23 avril 1809 à Tarragone; il avait 54 ans et avait servi l'Espagne durant 40 ans.

**Nazare** quant à lui est né en 1759. Général au service d'Espagne, propriétaire du régiment Vieux-Reding (Reding n° 3) après son frère, il est nommé gouverneur de Majorque où il tente de protéger les Suisses captifs de la fureur espagnole. De retour au pays, il est chargé des affaires d'Espagne en Suisse et meurt en 1825.



**Le colonel Nazare de Reding**

(Iconothèque du château de Penthes, Genève)

Cette famille possédait encore deux illustres fils: **Rodolphe** (1761- 1792), Capitaine aux gardes suisses en France, qui fut massacré à l'Abbaye de Paris et **Aloys** (1765-1818), qui fit la plus grande partie de sa carrière en Suisse. En 1798 il prit la tête des petits cantons soulevés contre les Français. Mais après quelques victoires, il se vit obligé de capituler et d'accepter la République Helvétique. Il fut nommé ensuite Landammann de Suisse, puis de son canton.

Ces frères furent avec tant de constance un obstacle sérieux pour Napoléon, que ce dernier se serait écrié en apprenant le désastre de Baylen: «Partout où je vais en Europe, je trouve un Reding en face de moi.» On ne peut rêver plus bel hommage!

Cependant, au moment de l'affrontement de Baylen, Castaños ne possédait plus que 1100 Suisses qui provenaient tous du régiment Reding n° 3, seul régiment helvétique à être présent aux côtés des Andalous: ceci s'explique tout simplement par le fait que le régiment de Nazare avait déjà subi quelques pertes lors des premières escarmouches à Alcolea, Cordoue et Jaen, et que les régiments Reding n° 2 et de Preux n° 6, tous deux cantonnés à Madrid en plein état-major français, allaient jouer un rôle très particulier dans la bataille de Baylen.

## Quelques témoignages

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les hommes des régiments Reding n<sup>os</sup> 2 et 3 n'ont pas laissé de témoignages et seuls les Valaisans du régiment de Preux n<sup>o</sup> 6 ont laissé quelques récits sur les motifs de leur enrôlement et la vie de garnison; mais il est vrai que le régiment servait depuis peu en Espagne et que ses soldats étaient sans doute moins bien intégrés que ceux des régiments suisses.

Pour Louis Robatel, s'engager au service d'Espagne ne présentait aucune difficulté puisque son père, Jacques Robatel, n'était autre que le chirurgien attitré du régiment. Ainsi dès 1803, Louis sollicita un emploi de cadet au régiment valaisan, «ébloui par l'attrait qu'avait toujours eu pour moi l'uniforme militaire, et surtout avec l'espoir d'y joindre l'épaulette d'officier...»<sup>14</sup>.

La trajectoire de Pierre d'Odet se révéla bien différente. En 1803, il venait de terminer son collège à Sion et n'avait aucune idée précise quant à son avenir; il avait bien pensé à devenir prêtre mais hésitait. Il finit par lasser la patience des siens qui le pressaient de faire un choix et, sur un coup de tête, décida de s'engager au service d'Espagne: «Les premières démarches à peine entreprises, Pierre, de plus en plus angoissé à l'idée de quitter le Valais, regrette son choix et se redécouvre une vocation religieuse. Trop tard.»<sup>15</sup> Pierre d'Odet ira jusqu'au bout de son choix trop hâtif, mais souffrira terriblement du «Heimweh».

Il semble d'ailleurs que le mal du pays soit le lot de plusieurs officiers valaisans, en témoigne la lettre d'Emmanuel de Riedmatten à son père. Apprenant que son frère Adrien brûle de le rejoindre, il brosse un tableau bien noir de la vie militaire en Espagne et tout spécialement de la garnison de Madrid qu'il a en horreur: «... ici à Madrid ... il y a un amas de femmes perdues, parmi lesquelles il y en a de très agaçantes et remplies d'agréments, capables de séduire l'homme le plus retenu, et si malheureusement on tombe dans leurs filets empoisonnés, on risque bien d'être troussé dans vingt-quatre heures, comme on en a vu de fréquents exemples.»<sup>16</sup> Il évoque encore la cherté de la vie, le manque de nourriture, les difficultés d'avancement et surtout les fièvres dues au climat malsain du pays; d'ailleurs Emmanuel devait mourir de ces fièvres en février 1808. Son frère Adrien, que ce tableau apocalyptique n'avait pas découragé, allait rejoindre le régiment valaisan en 1806 et combattre à Baylen comme sous-lieutenant.

A la lumière de ces quelques exemples, nous constatons que les officiers et soldats du régiment valaisan restaient très attachés à la patrie. Pourtant ils n'ont pas tous été insensibles au charme des belles Espagnoles puisque François-Xavier de Riedmatten – sous-lieutenant grenadier – épousa en 1808 la marquise de Campo

<sup>14</sup> ROBATEL (L.), *Mémoires*, publ. par A. Donnet, Martigny, 1966, p. 37.

<sup>15</sup> PUTALLAZ (P.-A.), «Le Destin tragique de Pierre d'Odet (1781-1808) mercenaire dans le régiment valaisan au Service d'Espagne», in: *Annales valaisannes*, Sion, 1988, pp. 18-21.

<sup>16</sup> AEV: Fonds Louis de Riedmatten, 7/12/21, Emmanuel de Riedmatten à son père, Madrid, 24 septembre 1805. Nous avons respecté le style et l'orthographe.

Franco<sup>17</sup> et Antoine de Roten – capitaine en second – fit de même avec François de Guzman en 1806; mais il est vrai que ces deux mariages font figure d'exception au sein du régiment de Preux.

### **3. Les régiments suisses espagnols, objet de la convoitise de Napoléon**

Alors que Murat se félicitait de la répression du 2 mai et criait déjà victoire, Napoléon, plus fin politique, comprenait que la partie se compliquait étrangement. Surpris par la violence de l'insurrection espagnole et par la rapidité avec laquelle elle s'étendait à toutes les provinces, il savait que ses effectifs n'étaient pas en mesure de faire face à une guerre en bonne et due forme. Il décida donc d'incorporer toutes les forces armées de la Péninsule à ses légions. Pour ce qui regardait les troupes espagnoles, ce projet s'avéra être un échec cuisant, car officiers comme soldats adhérèrent massivement au soulèvement et ceux qui hésitaient furent impitoyablement massacrés par le peuple galvanisé.

Mais cette mesure impériale concernait aussi les régiments d'infanterie étrangère et tout spécialement les six régiments suisses servant l'Espagne, dont la position devenait de plus en plus désagréable à mesure que la révolte s'étendait. Si, aux yeux du peuple, ils apparaissaient comme partisans du détesté premier ministre Manuel Godoy, qui était depuis 1798 leur colonel-général, en réalité tout les portait à choisir le parti de l'insurrection tant leur méfiance était grande à l'égard de la France. De plus, éparpillés dans la Péninsule, empêchés de toutes relations avec leur gouvernement, ils semblaient bien isolés et désemparés dans ce tourbillon révolutionnaire.

Profitant de ce désarroi, l'Empereur allait tout mettre en œuvre pour dévoyer les Suisses espagnols: «Il est nécessaire que vous envoyiez des officiers sûrs partout où il y a des régiments suisses, pour leur parler (...) Que les Suisses au service de France invitent les Suisses au service d'Espagne à manger et à boire. Je suppose que la solde et le régime français sont plus avantageux que la solde et le régime espagnol.»<sup>18</sup> Il est vrai que les Suisses au service de France étaient mieux payés que les Suisses au service d'Espagne et Napoléon, qui voyait juste, utilisait là un argument de poids, cher à tout soldat. S'il reste difficile d'évaluer avec certitude le succès de ce racolage, certains documents cependant mentionnent l'arrivée de recrues suisses espagnoles dans les régiments suisses au service de France, mais ils n'indiquent pas le nombre exact de ces nouvelles recrues, leur nationalité (car

<sup>17</sup> François-Xavier de Riedmatten, devenu marquis de Campo Franco par son mariage, n'aura pas de descendance et le titre sera donné par testament à Adolphe de Roten, sans doute fils naturel de la marquise de Campo Franco et d'Antoine de Roten.

<sup>18</sup> *Correspondance de Napoléon I*, Paris, T. XVIII, lettre 13 813, Napoléon à Murat, Bayonne le 5 mai 1808.



les régiments suisses au service d'Espagne comptaient beaucoup d'étrangers), ni les réelles motivations qui ont poussé certains soldats à troquer l'habit bleu indigo contre le rouge garance.

L'Empereur, qui avait décidé d'envoyer le corps de Dupont dès la mi-mai à Cadix, voulait faire vite et décida d'incorporer purement et simplement tous les régiments suisses espagnols au 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde en les organisant en deux brigades. La première était composée des deux régiments cantonnés à Madrid, c'est-à-dire les régiments de Karl de Reding, ou Reding n° 2, et de Charles de Preux, ou de Preux n° 6. Elle devait se réunir à Talavera aux ordres du général Rouyer. La seconde se constituait à Grenade sous les ordres du général Schramm avec le régiment de Nazare de Reding, ou Reding n° 3 cantonné à Malaga et deux autres régiments suisses espagnols<sup>19</sup>. Napoléon pensait ainsi apporter un renfort de 6 à 7000 hommes au général Dupont; c'était aller un peu vite en besogne et les Français allaient apprendre à leurs dépens que les Confédérés ont parfois la tête dure! En effet, la brigade suisse qui devait se constituer à Grenade ne vit jamais le jour, puisque les trois régiments qui la composaient décidèrent de rester fidèles à l'Espagne et de soutenir l'insurrection; ainsi le régiment de Nazare de Reding rejoignit l'armée du général Castaños dont il fut l'un des fleurons. Seuls les régiments Reding n° 2 et de Preux n° 6 furent incorporés de force au corps de Dupont qui, au lieu des 7000 hommes promis, n'en reçut que 3000.

### **Le dilemme des régiments Reding n° 2 et de Preux n° 6**

Comme on peut l'imaginer, l'état d'esprit de la brigade de Talavera n'était pas bon. Si l'on se place du point de vue des deux régiments suisses espagnols, l'on s'aperçoit que le tour de passe-passe de l'Empereur fut non seulement très peu goûté, mais les mit dans une situation intenable. Epiés par les Français, objets de leur convoitise, ils devinrent alors suspects aux yeux du peuple espagnol dont la colère montait dangereusement, et ils ne savaient comment respecter leur capitulation pour ne pas compromettre la Confédération.

Les régiments de Karl de Reding et Charles de Preux essayèrent pourtant de se dérober aux visées impériales, mais lorsque le 10 mai on leur annonça officiellement que le roi d'Espagne en personne nommait Murat lieutenant-général du Royaume et qu'il lui donnait en son absence les pleins pouvoirs, toute résistance passive devint inutile et le piège, comme une mécanique bien rodée, se referma sur les régiments suisses. En effet, Charles IV et son fils Ferdinand avaient à ce moment déjà abdiqué et étaient en exil en France; quant au premier ministre Manuel Godoy, qui était colonel général des troupes helvétiques, il s'était enfui en les livrant à l'Empereur en même temps que le Royaume, comme prix de sa liberté. La stupeur était totale; les Suisses qui servaient l'Espagne passèrent au service de France sous l'apparence de la plus parfaite légalité.

<sup>19</sup> Il s'agit en réalité des régiments Traxler n° 5, qui tenait garnison à Carthagène, et Wimpffen n° 1, qui se trouvait à Tarragone. Ces deux régiments parvinrent, en déployant des prodiges de diplomatie, à se soustraire aux volontés impériales. C'est pourquoi ils ne furent pas présents à Baylen.

Si les autres régiments suisses espagnols, de par leur lieu de cantonnement, avaient pu choisir plus ou moins aisément le parti de l'insurrection, pour les régiments Reding n° 2 et de Preux n° 6, cantonnés aux alentours de Madrid, au cœur de l'état-major français, le choix était un luxe qu'ils ne pouvaient se permettre: le 17 mai ils furent donc conduits à Talavera pour se mettre aux ordres du général Rouyer et être incorporés au corps de Dupont à Tolède.

Malgré l'étau qui se resserrait inexorablement sur son régiment, Karl de Reding ne pouvait accepter une telle situation qui l'obligeait à combattre le peuple espagnol qu'il avait juré de servir. Mais lorsqu'il exposa ce dilemme à Murat, son nouveau colonel, la réponse se fit cinglante et sans appel: «Monsieur le général, l'Empereur compte sur vous et sur votre régiment; vous savez combien il a fait pour votre patrie; vous savez qu'il aime ce brave peuple, qu'il le protège et vous savez son pouvoir si on ne lui obéit pas»<sup>20</sup>. L'on ne peut exposer plus clairement chantage plus odieux et ainsi, l'intégrité de la Confédération dépendait de la bonne tenue de ce régiment, et surtout du bon vouloir de l'Empereur qui d'un moment à l'autre pouvait révoquer l'Acte de Médiation. De plus l'insurrection empêchait toute communication et ces troupes étaient savamment isolées de leur patrie, famille et amis, bref, de tout ce qui pouvait les dissuader de servir l'Empire.

L'on pourrait penser que la situation du régiment de Preux était différente, puisque le Valais, république autonome, ne partageait plus le destin de la Confédération. Mais l'Empereur était aussi le bienfaiteur de cette indépendance. C'est pourquoi le colonel Charles de Preux écrivit une lettre désespérée au gouvernement valaisan afin de recevoir des instructions plus précises: «J'ai cru qu'en cette critique circonstance le seul devoir que j'avais à remplir était d'obéir passivement en attendant que je reçusse vos ordres sur la conduite que j'ai à tenir dans la suite; mais ce qui m'afflige sensiblement est la détermination de six Capitaines et d'un Sous-lieutenant du Régiment qui viennent de me remettre leur Mémoire par lequel ils demandent leur démission, ce qui ne peut que produire un mauvais effet»<sup>21</sup>. Le colonel de Preux ne reçut pas de réponse et alla jusqu'au bout de ce qu'il considérait être son devoir envers la patrie: Baylen.

Cette lettre nous apprend surtout que certains officiers n'avaient pas embrassé le choix de leur chef. L'on sait d'ailleurs qu'il y eut beaucoup de départs dans le régiment de Karl de Reding comme dans le régiment valaisan, et pas seulement à Tolède, mais aussi tout au long de la route qui conduit en Andalousie et même durant les combats.

Parmi les six capitaines que mentionne cette lettre, l'on peut identifier certainement Antoine de Roten, au service d'Espagne depuis l'âge de 17 ans et qui avait épousé une Espagnole; ceci explique qu'il lui fut impossible de combattre contre les siens. Les archives valaisannes assurent qu'il a fait les campagnes de 1808 aux

<sup>20</sup> MAAG (A.), *Geschichte der Schweizer Truppen im Kriege Napoleons I. in Spanien und Portugal (1807-1814)*, Biel, 1893, T II, appendice, pp. 412-416.

<sup>21</sup> AEV: SE 6/16/10, Tolède, le 16 mai 1808, Charles de Preux au baillif de Sépibus et au Conseil d'Etat de la République du Valais. Nous avons respecté l'orthographe et le style.

ordres du général Théodore de Reding<sup>22</sup> ce qui voudrait dire qu'il a quitté Tolède avec un certain nombre d'hommes pour traverser toute l'Andalousie et le rejoindre à Grenade. Il n'a sans doute pas été le seul officier à prendre une telle initiative.

Malgré ces départs qui durent décourager bon nombre de soldats et aviver leur terrible crise de conscience, la brigade de Talavera se joignit au corps de Dupont, où désormais se côtoyaient Suisses espagnols et Suisses français, pour aller combattre le peuple espagnol, ami d'hier, et les régiments suisses qui le soutenaient.

## **4. La Bataille**

Beaucoup de soldats suisses ont laissé de précieux témoignages sur les terribles journées de juillet 1808, tels les officiers Landolt, Schumacher et de Muralt. Sans en nier l'importance, nous avons cependant choisi dans ces pages d'éclairer la bataille de Baylen uniquement au travers des deux documents inédits trouvés dans les archives de la famille Reding et que nous reproduisons intégralement dans les annexes II et III.

Il va sans dire que la lettre de Nazare de Reding – frère de Théodore de Reding et colonel du régiment Reding n° 3, soit un Suisse au service d'Espagne – est de loin le document le plus important (Annexe II). Dans un langage fleuri et malicieux il retrace en détail les journées qui ont précédé le combat, et le combat lui-même, à un ami que nous n'avons pu identifier mais qui visiblement est un intime puisque, comme Nazare l'écrit, ils surveillent leurs femmes d'un commun accord!

Quant au second document, il s'agit d'une lettre datée du 17 juillet, du général en chef Castaños à son subordonné le général Théodore de Reding, commandant de la première division de l'armée espagnole (Annexe III). De portée moins générale, cette lettre aura cependant son importance du point de vue stratégique lorsque nous nous pencherons sur les événements qui ont précédé le 19 juillet.

### **L'Andalousie se referme sur Dupont**

C'est le 23 mai que Dupont quitta Tolède et se dirigea sur Cadix. Dès le départ, son corps d'armée souffrait de deux faiblesses. Tout d'abord il n'était pas complet: il comprenait uniquement la première division d'infanterie commandée par le général Barbou, où servait le bataillon Freuler du 4<sup>e</sup> régiment suisse, la division de cavalerie du général Fresia et la brigade de Talavera dont les deux régiments suisses espagnols formaient sur le papier un renfort de 3000 hommes qui en

<sup>22</sup> AEV: SE 37, pp. 266-267.

réalité s'amenuisait de moitié tant les dépôts étaient nombreux. Au total 12 000 hommes et 18 canons. C'est peu, mais Dupont espérait trouver du renfort sur place, notamment la fameuse brigade de Grenade composée des autres régiments suisses espagnols et qui ne vit jamais le jour.

Quant aux deux autres divisions du Corps de la Gironde, elles étaient dispersées dans différentes villes d'Espagne. La seconde division, commandée par le général Vedel – où se trouvait le bataillon de May du 3<sup>e</sup> suisse – restait à Tolède, alors que la troisième division aux ordres du général Frère était cantonnée à l'Escorial: l'armée française se voyait donc divisée et échelonnée sur un parcours long d'environ 240 km et semé d'embûches; elle ne devait, d'ailleurs, plus jamais arriver à se réunir pour opposer un front compact à l'ennemi.

Tout au long de cette marche vers le sud, les soldats se trouvèrent confrontés à l'hostilité grandissante des Espagnols qui quittaient les villages, brûlaient les récoltes, massacraient les malades, torturaient et mutilaient les hommes isolés ou perdus. Même la nature semblait s'allier contre les Français puisque la route de Madrid à Cadix traversait la Sierra Morena et les terrifiantes gorges du Despeña Perros, si propices aux embuscades en tout genre. D'ailleurs le lieutenant Landolt – du 4<sup>e</sup> régiment suisse – ne peut s'empêcher de comparer ce défilé aux gorges des Schoellenen, dans le canton d'Uri, que traverse le vertigineux pont du Diable.

### **Les premiers combats: Alcolea, Cordoue, Jaen**

C'est le 3 juin que Dupont arriva à Andujar et bien qu'il ait perçu devant lui la sourde agitation du soulèvement andalou et les préparatifs de l'armée de Castaños, il décida, avec l'audace qui le caractérisait, d'accomplir sa mission et de marcher sur Cadix coûte que coûte. Le 7 au petit matin, les Français étaient devant le pont d'Alcolea (carte n° 2), très bel édifice de marbre percé de vingt arches. Ce pont présentait pour les forces françaises un aspect stratégique important; c'était le moyen le plus rapide d'arriver à Séville, puisque les gués tout le long du Guadalquivir étaient aux mains de l'ennemi et difficiles à franchir avec de l'artillerie.

Pour lui barrer la route, Castaños avait envoyé à sa rencontre l'avant-garde de son armée, soit 20 000 paysans sans formation militaire, 2600 soldats réguliers et sept canons, le tout aux ordres du général Echavarri dont la réputation d'ivrogne n'était plus à faire. De plus, une colonne composée de 5000 fantassins et de 800 Suisses du régiment de Nazare de Reding, venus en renforts de Grenade, se portait sur la rive sud, en direction de Bujalance, afin de fondre sur les flancs de l'armée française. Nazare précise dans sa lettre que les 800 hommes de son régiment présents à cette bataille étaient ceux du second bataillon de Reding n° 3. D'ailleurs il ne s'étend pas beaucoup sur l'épisode d'Alcolea qui fut une entière victoire française; à midi le pont était enlevé et les Espagnols terrorisés prenaient la fuite.

Pour ne pas perdre l'avantage et bénéficier de l'effet de surprise, Dupont décida de marcher immédiatement sur Cordoue. Les Français arrivèrent devant la ville à 3 heures de l'après-midi et comme elle refusait toujours, après de longues négociations, d'ouvrir ses portes, ces dernières furent forcées à coups de canons et

les hommes de Dupont entrèrent dans Cordoue hostile au son du tambour. Ils n'allèrent pas très loin car les habitants se défendirent en leur jetant de l'eau bouillante, du plomb fondu, des pierres et des tuiles, et les tireurs embusqués firent beaucoup de victimes. Alors la fureur s'empara des Français qui, épuisés par toute une nuit de marche et un rude combat, assoiffés et affamés, se livrèrent au pillage; le désordre allait durer trois jours et les excès les plus terribles furent commis.

Il va sans dire que les Suisses aussi participèrent au sac de la ville et le sergent Heidegger n'hésita pas à conter avec minutie ses nombreuses rapines. Quant au régiment valaisan il reçut 5000 francs d'Espagne après la prise de Cordoue, comme part de butin<sup>23</sup>. Mais il est vrai que tous les régiments qui prirent part à ce combat reçurent pareille gratification, il nous est donc difficile de savoir si les Suisses de Reding n° 2 et de Preux n° 6 ont pris réellement part au pillage avec les hommes de Dupont. En revanche, beaucoup de soldats de ces deux régiments profitèrent du désordre ambiant pour rejoindre les rangs espagnols, tel le lieutenant José de Courten qui rallia le régiment Wimpffen à Tarragone, avec 150 grenadiers du régiment de Preux<sup>24</sup>.

Cependant certains départs se firent aussi dans le sens inverse, comme en témoigne la lettre de Nazare. En effet, après la défaite au pont d'Alcolea, les 800 hommes du second bataillon de Reding n° 3 se réfugièrent dans Cordoue avec les restes de l'armée espagnole en fuite. C'est là semble-t-il que 300 d'entre eux se rendirent aux Français afin de se mêler au pillage et de voler en toute impunité la caisse de leur régiment, dont ils connaissaient la cachette ! Et le colonel cache mal son indignation, lorsqu'il ajoute: «...Après tout cela l'on obligea a ces beaux Messieurs de prendre les Armes contre l'Espagne, entre lesquels il n'y avait ni officiers ni sargent par unique bonheur...» (cf. Annexe II). Ces hommes finirent par réintégrer leur régiment, comme le précise Nazare un peu plus loin et ce geste leur valut un châtiment moins sévère. Toujours est-il qu'après cette fâcheuse défection, le second bataillon de Reding n° 3 se vit très affaibli; heureusement, les Suisses du premier bataillon allaient laver ce déshonneur à Jaen.

Dupont resta dix jours à Cordoue dans une inaction totale; coupé de Madrid, sans renforts, il ne pouvait marcher sur Séville et voyait avec angoisse l'insurrection grossir de jour en jour. De leur côté, les régiments suisses espagnols se montraient très inquiets, à tel point que les sempiternelles menaces ne faisaient plus d'effet. C'est le cas du moins du sous-lieutenant Pierre d'Odet, du régiment valaisan, qui persistait à demander sa démission au général Rouyer, commandant en chef de la brigade de Talavera; ce dernier «surpris de trouver autant de fermeté dans un jeune officier, lui dit les choses les plus dures, entre autres qu'il lui ferait donner une voiture dans laquelle il serait bien cahoté»<sup>25</sup>. Pierre d'Odet qui, l'on

<sup>23</sup> AEV: SHVR 12/23/3, Lettre du général Legendre au colonel de Preux, Andujar, 24 juin 1808.

<sup>24</sup> SCHALBETTER, *op. cit.*, p. 345.

<sup>25</sup> AEV: Fonds d'Odet, II, p. 368 n° 2: Relation faite par Joseph-Ignace Escher, camarade de Pierre d'Odet, 12 avril 1837.

s'en souvient, s'était engagé un peu à la légère, n'obtint pas gain de cause. Mais, de toute évidence, la tension montait et Dupont, persuadé que Castaños préparait une offensive prochaine alors qu'il n'en était rien, décida de quitter Cordoue et de se rapprocher de Madrid sans pour autant abandonner l'Andalousie. Les Français levèrent le camp le 16 juin dans la nuit et arrivèrent le 18 à Andujar où ils découvrirent avec horreur que les malades laissés là quelques semaines auparavant avaient été sauvagement massacrés par des brigands venus des alentours: la fureur laissa place à l'abattement le plus complet. Malgré tout, c'est là que Dupont décida d'établir son camp et d'attendre les renforts.

Le village d'Andujar, qui se révèle sur le plan stratégique tout à fait indéfendable puisque dans ses alentours le Guadalquivir est guéable partout, ne pouvait en aucune manière subvenir aux besoins des 10 000 hommes de Dupont. Après l'abondance de Cordoue, de terribles privations attendaient les soldats. De plus, la division du général Vedel avait enfin passé le Despeña Perros et arrivait à Baylen le 29 juin, dans un état pitoyable; la question des vivres n'en devenait que plus cruciale, car il fallait aussi nourrir ces 5000 hommes. L'on décida donc d'aller piller Jaen.

Le général Cassagne à la tête de 4000 hommes mena cette expédition; le 1<sup>er</sup> juillet les Français étaient devant la ville et très vite remportaient un franc succès. Mais dès le 3 la chance tourna, car les forces armées de Grenade, soit 10 000 hommes conduits par Théodore de Reding qui allait rejoindre Castaños, s'arrêtèrent au passage pour prêter main forte aux habitants de Jaen. C'est là que le premier bataillon de Reding n° 3 se couvrit d'honneur et que les Espagnols reprirent le château de Santa Catalina et même toute la ville, mais pour peu de temps, précise Nazare, à cause des volontaires trop peu expérimentés qui composaient cette armée et d'un certain Moreno. Il semble de plus que les pertes espagnoles aient été assez importantes.

Du côté français la victoire paraissait aussi incertaine et le 4, Cassagne décida de se retirer faute de munitions. Après le combat de Jaen, Dupont fut plus que jamais sur la défensive et l'espoir de marcher rapidement sur Séville et Cadix, afin de mater l'insurrection, s'amenuisait à mesure que le temps passait

### **Les ardentes manœuvres des 16, 17 et 18 juillet**

Le 13 juillet, Dupont possédait enfin son corps d'armée au complet, soit 28 000 hommes, chiffre qu'il faut bien évidemment réviser à la baisse car le nombre des malades ne cessait d'augmenter et les hommes valides étaient très affaiblis par le manque de vivres.

C'est à Andujar que se trouvait le gros des forces du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde, dont le troisième bataillon du 4<sup>e</sup> suisse (886 h.) et les deux régiments suisses espagnols de la brigade de Talavera (2150 h.). Quant à la division du général Vedel – où sert le premier bataillon du 3<sup>e</sup> suisse (1178 h.) – elle s'échelonnait entre le gué de Mengibar et le village de Baylen. Enfin, la troisième division était conduite par le général Gobert, qui remplaça au dernier moment le général Frère; elle

ne contenait aucun régiment helvétique dans ses rangs et s'était vue dans l'obligation de laisser de nombreux détachements dans les défilés. Sa mission était d'ailleurs d'en surveiller l'entrée, c'est-à-dire les villages de Guarroman et de Linarès.

Deux choses nous paraissent essentielles à signaler d'emblée. Tout d'abord, Andujar semblait être pour Dupont le point stratégique qu'il fallait à tout prix tenir, alors qu'en réalité le véritable nœud des communications entre la Castille et l'Andalousie était Baylen; c'est par Baylen que passe la route de Madrid à Cadix, seule voie de retraite en cas de désastre, mais aussi celle qui relie Jaen et Grenade et, plus à l'est, celle qui permet d'accéder à Guarroman et d'atteindre les défilés. Pourtant ce point stratégique, aussi important soit-il, fut bien souvent abandonné par les Français. De plus, les forces françaises étaient trop éparpillées et Dupont ne disposait que de 15 000 hommes pour tenir le front d'Andujar à Baylen – soit 40 km – ce qui est peu en pays ennemi et face à l'armée espagnole qui, elle, en comptait 29 000.

Castaños de son côté suivait de près tous les mouvements ennemis et, enhardi par la retraite de Dupont à Andujar et par le combat de Jaen, il se décida à rassembler et à organiser ses forces. C'est le 10 juillet, à Porcuna, que s'opéra la jonction avec les troupes de Grenade conduites par Théodore de Reding. Comme l'écrit Nazare, l'armée espagnole se composait alors de trois divisions principales, dont la première était confiée à Théodore et dans laquelle servait le régiment Reding n° 3. Le Marquis de Coupigny, originaire d'Arras en France, conduisait la seconde et c'est à Félix Jones, de nationalité irlandaise, que fut confiée la troisième; quant à la quatrième menée par Manuel de La Peña, c'était la division de réserve. L'armée d'Andalousie possédait aussi deux corps indépendants, constitués uniquement de volontaires, l'un commandé par Cruz Mourgeon et l'autre par le comte de Valdecañas; ces troupes avaient une connaissance parfaite du pays et une grande mobilité, ce qui leur permettait de s'approcher aisément de l'armée ennemie pour la harceler, l'induire en erreur et lui couper ses communications.

C'est à Porcuna aussi que Castaños et ses généraux élaborèrent leur plan d'attaque. Il s'agissait d'attirer l'ennemi hors de ses positions et pour ce faire, il fallait s'établir entre Andujar et Baylen afin de lui couper sa ligne de retraite et l'obliger ainsi à combattre en position désavantagee. En conséquence, la première division commandée par Théodore de Reding partit en tête et alla franchir le Guadalquivir en amont de Mengibar; elle fut suivie de la seconde qui traversa le fleuve aux alentours d'Espeluy. Quant à Jones et La Peña, ils restèrent devant Andujar. Il s'agissait donc d'une manœuvre d'encerclement qui divisait l'armée espagnole en deux portions égales: la première devant Andujar, avec le général en chef à sa tête, comptait environ 12 000 hommes, alors que la seconde, qui allait tenter de passer les gués, en comprenait 17 000. Sans oublier les troupes de Valdecañas et de Cruz Mourgeon, chargées d'envelopper les flancs ennemis. Ce plan audacieux débuta le 14 juillet et ne rencontra le succès escompté que grâce aux nombreuses erreurs des Français.

Nazare, dans sa lettre, affirme qu'il y eut un violent combat le 16; de fait, face aux manœuvres espagnoles, l'ennemi allait répliquer.



C'est le 15 juillet déjà que Théodore de Reding attaqua Mengibar, mais il se vit violemment repoussé par les hommes de Vedel et, accablé par l'extrême chaleur, il dut reculer; Coupigny fit de même à Espeluy. Castaños de son côté avait mitraillé toute la journée Andujar, pour faire diversion, si bien que Dupont, qui appréciait mal les manœuvres espagnoles, se persuada que l'attaque principale était prévue pour le lendemain et qu'elle visait uniquement Andujar. Il demanda donc des renforts à ses deux divisions et Vedel plein de zèle accourut avec une grande partie de ses forces, commettant l'imprudence de sous-estimer la présence ennemie près des gués et de laisser Mengibar presque sans défense; le général Gobert, avec les quelques détachements qui lui restaient de sa troisième division déjà très affaiblie, le remplaça à Baylen.

Les Espagnols, tapis sur les rives du fleuve, n'étaient pas dupes du manège ennemi et, profitant du départ de Vedel, Théodore de Reding commença à franchir le Guadalquivir à l'aube du 16 juillet. Très vite les Français en trop petit nombre durent reculer devant cette avancée et abandonner Mengibar pour se replier sur Baylen où ils rejoignirent les troupes de Gobert. Ce dernier, bien décidé à défendre farouchement ce village dont il connaissait l'importance, mena plusieurs charges avec ses redoutables cuirassiers, mais il ne put entamer le front ennemi; il fallut donc battre en retraite et c'est en conduisant le dernier assaut que Gobert fut mortellement blessé. Ce général, pétri de bon sens et d'esprit de décision, allait beaucoup manquer lors des événements à venir. Le général de brigade Dufour le remplaça à la tête de la troisième division aux alentours de midi; il constata alors que les Espagnols avaient cessé le feu et se retiraient vers le fleuve.

Cette manœuvre peut surprendre car Reding à ce moment était assez fort pour s'emparer de Baylen, opérer sa jonction avec Coupigny et marcher sur Andujar, comme le prévoyait le plan de campagne; la bataille de Baylen aurait alors été remportée le 16 et non le 19. Au lieu de cela Reding, étonné par l'ardeur de la résistance française, peu secondé par Coupigny et s'attendant à voir revenir Vedel à tout moment, préféra se retirer pour donner un peu de repos à ses hommes abattus par la chaleur. Nazare nous apprend aussi que les Espagnols avaient subi de lourdes pertes mais bien moindres que celles de l'ennemi; il reste cependant difficile d'en établir un bilan exact. Ainsi, dès deux heures de l'après-midi, les troupes de Théodore de Reding atteignirent Mengibar, tout en prenant soin de laisser quelques détachements devant l'ennemi à Baylen, pour donner le change.

La journée du 16 se termina par deux étranges manœuvres françaises. La première fut celle du général Dufour qui, très inquiet à l'idée que l'ennemi pût s'installer dans les défilés et le prendre à revers, décida de partir dans la soirée pour Guarroman. Il n'y avait donc plus ni Français, ni Espagnols à Baylen. Quant à Vedel, il était enfin arrivé à Andujar après une marche de nuit bien pénible; mais dès 6 heures du soir, Dupont, apprenant la défaite de Mengibar et la mort de Gobert, comprit son erreur et ordonna à Vedel de retourner à Baylen. La seconde division dut repartir sur le champ.

Nazare s'étend peu sur les journées qui suivirent; s'il est vrai qu'elles apparaissent moins belliqueuses, elles n'en demeurèrent pas moins riches en manœuvres de tout genre.



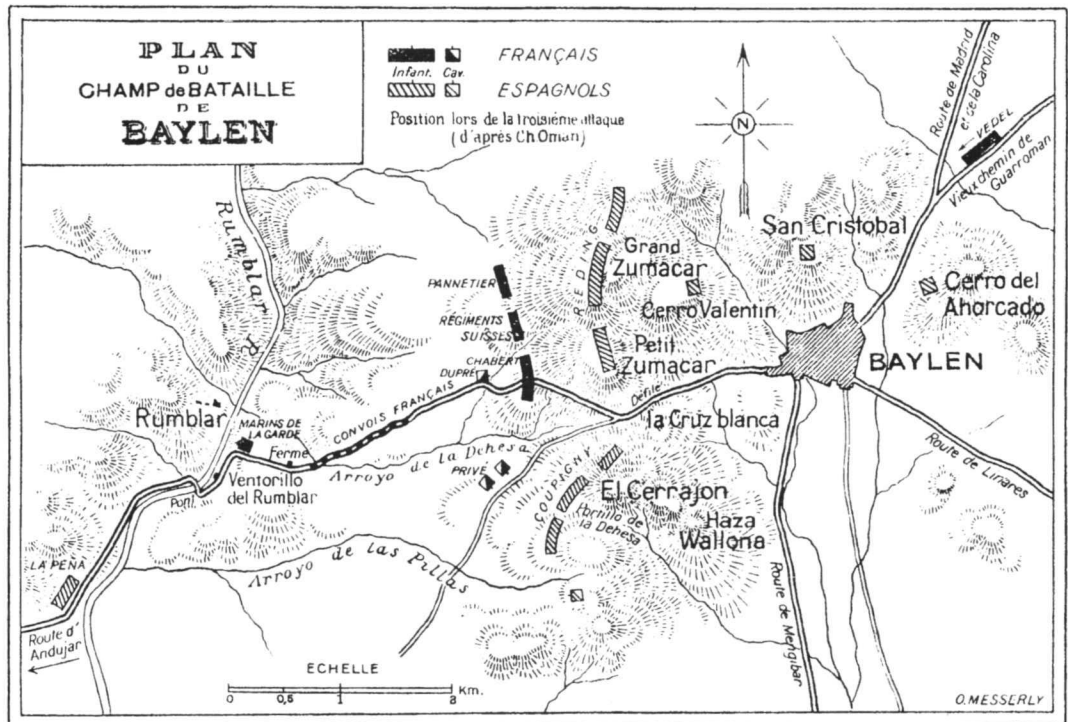
La journée du 17 s'écoula au rythme des fausses marches de Vedel, des hésitations de Dupont et de l'extrême prudence des Espagnols. A 8 heures du matin, les troupes de Vedel arrivèrent exténuées à Baylen, mais ce fut pour trouver le village totalement désert. Il en déduisit donc tout à fait arbitrairement que l'attaque ennemie était imminente dans les défilés et qu'il fallait aller seconder Dufour. Vedel partit pour Guarroman et laissa à nouveau Baylen très peu protégé. La deuxième division du Corps de la Gironde ne cessait, depuis le 15 juillet, de parcourir de jour comme de nuit les chemins poussiéreux d'Andalousie, par des températures excessives, et s'éloignait irrémédiablement de Dupont et de l'ennemi!

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Castaños ne profita pas des nombreuses erreurs de son adversaire. Resté devant Andujar tout au long de ces jours, il était malgré tout mal informé, puisque – selon le second document inédit trouvé à Schwytz – il était persuadé que, le 17 à 7 heures du soir, Vedel se trouvait toujours auprès de Dupont, alors qu'il était déjà à Guarroman (Annexe III). Croyant donc que le plus gros des forces françaises se trouvait devant lui, il ne vit aucune raison pour changer le plan établi et demanda à Théodore de Reding de venir appuyer sa droite pour attaquer en force Andujar. Ainsi, comme pour les Français, Baylen – carrefour des chemins d'Andalousie et de Castille – n'était pas le centre des manœuvres espagnoles, et Castaños regardait comme peu de chose l'occupation de ce village. Immobile et inquiet devant Andujar, attendant avec impatience ses deux divisions pour passer à l'action, ses craintes rappellent étrangement celles de Dupont; ces deux généraux en chef, cramponnés à Andujar, se préoccupaient peu des dangers qu'encouraient le reste de leurs forces. Et de fait, Reding se trouvait dans une position quelque peu délicate, puisqu'il ne savait exactement où se trouvait Vedel ni ce qui l'attendait à Baylen.

Après cette longue journée d'attente et d'inaction, Reding et Coupigny opérèrent enfin leur jonction et, à l'aube du 18, ce corps de 17 000 hommes occupa Baylen sans avoir à tirer un seul coup de feu! Pourtant Reding, qui de par son ancienneté en grade commandait les deux premières divisions espagnoles, n'était pas tranquille; il détacha à l'est de Baylen sur l'Ahorcado et le San Cristobal (carte n° 3) plusieurs troupes, au total 3600 hommes, afin de surveiller la route empruntée par Vedel et d'où il pouvait revenir d'un moment à l'autre. L'on ne peut d'ailleurs s'empêcher de constater la symétrie frappante qui existait entre Dupont, encerclé par Castaños et Reding, et Reding lui-même, pris entre les feux de Dupont et de Vedel. Malgré cette position délicate les ordres du général en chef furent suivis à la lettre: il n'était pas question de s'attarder à Baylen et le départ pour Andujar fut fixé au lendemain à 3 heures du matin.

Pour les Français, le 18 juillet allait être le jour du désarroi et de la consternation. Vedel et Dufour s'aperçurent enfin qu'ils avaient été leurrés par les troupes de montagne de Valdecañas qu'ils croyaient être l'avant-garde de Castaños. Ils poursuivaient donc depuis quelque temps un ennemi invisible et insaisissable. Quant à Dupont, apprenant que l'ennemi était fortement installé à Baylen, il se décida enfin à quitter Andujar. Ainsi espérait-il encore pouvoir prendre les troupes de Reding en tenaille avec l'aide de Vedel.

### CARTE N° 3: LE CHAMP DE BATAILLE DE BAYLEN



Carte établie par le géomètre Oscar Messerly (coll. privée).

Petit Zumacar	385 m
Grand Zumacar	420 m
Cerro Valentin	400 m
Cerrajón	560 m
Haza Wallona	385 m

Au nord-est et à l'est de Baylen, les hauteurs culminent aux alentours de 400 m.

Ces indications proviennent de l'ouvrage de: G. de Beler, *Baylen*, p. 397.

Le 18 à 6 heures du soir, l'avant-garde française s'ébranla dans le plus grand silence pour ne pas éveiller l'attention de Castaños; derrière elle, le convoi s'échelonnait sur plus de six kilomètres. Mais c'est à reculons que Dupont marchait sur Baylen puisque le général en chef ne disposait que de 3700 hommes à l'avant de la colonne, alors qu'à l'arrière marchaient 6600 soldats, dont une grande partie de la cavalerie et des troupes d'élite. Au petit matin du 19, l'avant-garde franchissait le Rumblar après une marche épuisante, sans eau et sans vivres.

Tout était en place pour l'acte final.

### **L'attaque de Dupont**

Le Rumblar, qui coule à six kilomètres de Baylen, était le point d'eau le plus important pour les Français, bien qu'en plein été andalou son débit soit très faible. Après le ruisseau, la route s'élève en pente douce, traverse le col de la Cruz Blanca à 340 m d'altitude et atteint Baylen. Le village établi dans une cuvette est surplombé de tous côtés par des hauteurs d'environ 400 m (carte n° 3): à l'ouest il y a le Grand et le Petit Zumacar ainsi que le Cerro Valentin qui vient mourir à l'entrée de Baylen, et au sud de la Cruz Blanca se trouvent le Cerrajon et le Haza Wallona dont les pentes recouvertes d'oliviers allaient rendre la tâche de la cavalerie très difficile. Puis au nord du village, la route qui conduit à Guarroman se faufile entre les collines du San Cristobal et de l'Ahorcado; seul le sud de Baylen, où le ruisseau des Alamicas longe la route de Mengibar, apparaît dégagé. Enfin, devant le village s'étend une grande plaine fertile où les forces espagnoles devaient se déployer.

Pour Dupont l'unique moyen de rejoindre Vedel était de passer par Baylen et donc de franchir le col de la Cruz Blanca; mais très vite le théâtre des opérations s'avéra défavorable aux Français, car les hommes de Reding et de Coupigny les attendaient devant Baylen tandis que Castaños, à Andujar, menaçait leurs arrières.

A l'aube du 19 juillet, Reding disposa ses troupes en arc de cercle depuis le Cerro Valentin jusqu'au Haza Wallona, soit un front de 2 km de long et d'un km et demi de profondeur; les 800 Suisses du régiment de Nazare étaient postés sur le Haza Wallona, à l'extrême gauche espagnole.

Dès 3 heures du matin, l'avant-garde française se heurta aux premières troupes espagnoles. Très vite s'engagea un violent combat car les deux adversaires voulaient en finir au plus vite, avant que la chaleur ne devînt insupportable. S'il est vrai que les Français à la faveur de l'obscurité parvinrent devant Baylen et prirent même position sur le Haza Wallona, cette victoire fut de courte durée et bien vite les troupes de Reding se ressaisirent et firent reculer l'ennemi: «Nous nous posâmes avec beaucoup d'ordre et célérité pour lui faire front...» (cf. Annexe II).

C'est seulement vers 9 heures du matin que le bataillon Freuler et les régiments de Preux n° 6 et Reding n° 2 arrivèrent sur le champ de bataille, après une marche nocturne épuisante. Ces troupes furent immédiatement dirigées sur la gauche espagnole pour seconder le général Privé et ses cavaliers qui y entreprenaient une charge d'envergure et, en effet, l'aile gauche ennemie fut sérieusement

ébranlée et semblait même plier sous l'assaut des Français. Mais bientôt, Privé s'aperçut avec consternation que l'infanterie qui devait l'appuyer ne l'avait pas suivi: isolé, il n'avait pas d'autre choix que de se retirer. Que s'était-il donc passé pour que l'offensive de la cavalerie fût réduite à néant de la sorte?

En vérité l'on assista au sommet du Haza Wallona à une scène peu commune: les Suisses de Nazare, installés sur la colline, se préparaient à repousser l'attaque française lorsqu'ils aperçurent «dans une plaine entre des oliviers (...) une fourmilière de Suisses, composée des deux Regts d'Espagne et des Rouges au service de France» (cf. Annexe II). Cette colonne qui s'avavançait n'était autre que l'infanterie chargée de seconder Privé et qui pensait s'emparer facilement du Haza Wallona après le passage des cavaliers; le face à face des Suisses était inévitable<sup>26</sup>.

Bon nombre de témoins suisses mentionnèrent aussi cet épisode dans leurs mémoires. Ainsi, le capitaine Jean Landolt du bataillon Freuler s'étend longuement sur la surprise et la joie que provoqua cette rencontre, où les Suisses, oubliant l'ardeur du feu, s'embrassèrent, fraternisèrent et plantèrent leurs drapeaux côte à côte, refusant catégoriquement de se battre contre leurs frères<sup>27</sup>! Cette attitude n'avait rien d'une trahison, au contraire, elle était conforme en tous points aux capitulations militaires qui interdisaient formellement aux Suisses de se battre entre eux.

Cependant un incident vint troubler la trêve qui s'était établie sur le Haza Wallona. Ici les récits se font très confus; il semblerait qu'un officier du régiment Reding n° 2, vêtu de l'uniforme bleu des Suisses au service d'Espagne, mais servant la France, voyant le combat tourner à l'avantage des Français, ait demandé aux Suisses de Nazare, portant le même uniforme mais servant l'adversaire, de se rendre sans autre forme de procès. Ces derniers piqués au vif refusèrent et appelèrent aux armes, mais peu nombreux, ils furent vite débordés et une cinquantaine de leurs grenadiers furent faits prisonniers.

Quant au témoignage de Nazare, il diffère des autres en plusieurs points et jette un regard différent sur cet événement. Il est à remarquer avant tout que Nazare ne mentionne pas la rencontre des Suisses dans le récit linéaire et chronologique qu'il fait de la bataille, mais il lui consacre un paragraphe à part, un peu plus loin dans sa lettre; pour plus de clarté, nous l'avons mis en italique. Ce qui frappe de prime abord, c'est qu'il ne mentionne ni l'étonnement ni l'allégresse qui se sont emparés de ses hommes à la vue d'autres Suisses. Au contraire, il affirme «qu'immédiatement l'on commença à se tirailler d'importance» et que, dans la confusion, ses hommes voyant avancer avec résolution les Suisses au service de France, s'écrièrent: «Still, schiesst nicht, er kommt alles zu uns hinüber», c'est-à-dire: «Stop, ne tirez pas, il vient tout entier de notre côté» (cf. Annexe II). Cette

<sup>26</sup> Une telle rencontre avait déjà eu lieu cent ans auparavant, en 1709, à Malplaquet. Durant cette bataille de la guerre de Succession d'Espagne, qui opposait les Français aux troupes du prince Eugène et du duc de Marlborough, deux régiments de May s'étaient trouvés face à face.

<sup>27</sup> LANDOLT (J.), «Erinnerungen, 1807-1815», in: *Zürcher Taschenbuch*, Zurich, 1893, pp. 133-211.

phrase quelque peu ambiguë prête à penser que les Suisses de Nazare ne s'arrêtèrent de tirer que pour incorporer dans leurs rangs les Suisses du camp adverse.

Et c'est avec consternation qu'ils s'aperçurent que ni les Suisses du bataillon Freuler, ni ceux de Reding n° 2 et de Preux n° 6 n'avaient l'intention de désertier; au contraire, ces derniers de battirent avec une rage peu commune, soutenus d'après Nazare par les cuirassiers et quelques troupes de la Garde de Paris, «dans la méchante intention de nous asomer et aussi de persuader à nos gens de passer aux Français». Ainsi les Suisses au service de France sont accusés ni plus ni moins de perfide et lâche trahison. La colère de Nazare s'explique sans doute par le fait que cette aventure lui valut de nombreuses pertes, parmi lesquelles un lieutenant-colonel tué, deux capitaines blessés, deux autres faits prisonniers et deux premiers sergents tués; c'est beaucoup pour un régiment dont 300 hommes du second bataillon avaient déjà déserté à Cordoue. Malgré tout, il eut la satisfaction de capturer quelques cuirassiers ainsi que deux officiers du régiment Reding n° 2 qui, précise-t-il, vinrent se rendre de leur plein gré, lassés sans doute d'être contraints à servir la France. Il est difficile de savoir avec précision s'il y eut d'autres départs de ce genre durant le combat lui-même; il semblerait cependant que les Suisses aient attendu le cessez-le-feu pour changer de camp, comme nous le verrons plus loin.

Malgré les capitulations, l'on s'est donc farouchement battu entre Confédérés au sommet du Haza Wallona. Et Nazare de s'exclamer avec indignation: «se fut l'action la plus escandaleuse que les Suisses aient pu commettre»!

Sur le plan tactique, la rencontre des Suisses eut d'énormes conséquences. Certains auteurs vont même jusqu'à affirmer que si l'offensive contre la gauche espagnole avait été menée à bien, le sort des armes aurait été très différent; peut-être Dupont aurait-il été le vainqueur de Baylen et «les deux régiments suisses pris par Napoléon à Charles IV – avec sa couronne – auraient eu la triste gloire de faire pencher la balance de la fortune du côté de l'usurpateur»<sup>28</sup>. Il est vrai que la rencontre des Suisses brisa irrémédiablement l'élan de l'assaut des Français. Mais bien vite ces régiments furent déplacés et le combat se poursuivit avec son cortège d'attaques et de contre-attaques, le tout sous une chaleur mortelle.

A midi et demi Dupont, blessé et malade, se vit obligé de demander une suspension d'armes et le libre passage par Baylen; il ne lui restait que quelques hommes encore debout, épuisés et assoiffés, qui refusaient de reprendre les armes et quittaient le champ de bataille pour aller se désaltérer au Rumblar.

Reding accepta la suspension d'armes et ordonna le cessez-le-feu. Quant au passage par Baylen, il affirma ne pas avoir les compétences et envoya les parlementaires de Dupont au-devant de Castaños, qui n'avait toujours pas quitté Andujar.

<sup>28</sup> REPOND (J.), «La Bataille de Baylen», in: *Schweizerische Vierteljahrsschrift für Kriegswissenschaft*, Bern, 1923, pp. 328-329.

## L'attaque de Vedel

Mais que fait Vedel ? Cette question était sur toutes les lèvres et dans toutes les têtes; l'absence de la seconde division faisait le désespoir de Dupont et l'étonnement des Espagnols. Et Nazare d'écrire: «Wedel qui était à Guarroman ne s'asoma pas pendant toute la matinée pour auxilier à Dupont, dont nous ignorons le motif» (cf. Annexe II).

Vedel avait passé toute la journée du 18 à la Caroline, à la poursuite de l'ennemi pour apprendre finalement que ce dernier occupait Baylen. S'il avait encore des doutes à ce sujet, ceux-ci furent vite dissipés par le bruit du canon qui se faisait entendre le 19 à l'aube et résonnait dans les défilés. Pourtant il ne quitta la Caroline qu'à 5 heures du matin, ce qui était déjà trop tard pour éviter la grosse chaleur, avec les 5000 hommes de la seconde division – où servaient les Suisses du colonel Louis de May – et les 3000 de la troisième division dont le général Dufour avait pris la tête après la mort tragique du général Gobert, le 16, à Mengibar.

Vedel arriva à Guarroman à 11 heures du matin; la canonnade qui se faisait de plus en plus violente se tut brusquement aux alentours de midi et Vedel en déduisit, tout à fait gratuitement, que Dupont avait écrasé l'ennemi. Il permit donc à ses hommes affamés de capturer quelques chèvres et de les faire cuire. Ce n'est qu'à 2 heures de l'après-midi qu'il reprit la route, non sans avoir laissé 3000 hommes à Guarroman, pour arriver devant Baylen à 5 heures avec 5000 hommes et 450 dragons. Là, il s'aperçut avec stupeur que les Espagnols tenaient le San Cristobal et l'Ahorcado et que la lenteur de sa marche avait mis Dupont dans une fâcheuse posture; il décida donc de réparer sa méprise au plus tôt et se prépara à l'attaque.

Pendant ce temps, Castaños avait profité du cessez-le-feu pour envoyer 6000 de ses hommes afin de surveiller les Français vaincus sur le champ de bataille de Baylen. Reding était alors libre de ses mouvements et put se préparer à la venue de Vedel en renforçant ses arrières: il plaça 1400 hommes sur l'Ahorcado et 4500 sur le San Cristobal (carte n° 3), parmi lesquels l'incontournable régiment de Nazare.

Pourtant Vedel avant de passer à l'offensive prévint Reding «qui lui dona pour réponse, que Mr Wedel étoit bien honêt de lui annoncer une chose toute a fait hors des règles, mais qu'a cela il falloit savoir s'il ignoroit ce qu'il avoit été capitulé entre Dupont et Lui» (cf. Annexe II). Au début, le général français ne crut pas à la suspension d'armes et pensa être victime d'une ruse de guerre. Finalement, il accepta d'envoyer son aide de camp, le commandant Meunier, accompagné d'un homme de Reding, comme le précise Nazare, afin d'aller s'enquérir de la situation auprès de Dupont; mais si ces deux hommes n'étaient pas de retour dans un quart d'heure, les Français attaqueraient. Bien entendu, le délai était trop court, et ne voyant revenir personne, Vedel prépara une offensive simultanée des deux hauteurs: il dirigea 1200 hommes sur l'Ahorcado et 1100 sur le San Cristobal, dont le bataillon suisse du colonel de May.

Comme le fait remarquer judicieusement Nazare, Vedel s'apprêtait à attaquer des hommes qui l'avaient attendu toute la journée et ne l'espéraient plus; et de fait,

les Espagnols qui défendaient l'Ahorcado se reposaient, couchés derrière leurs armes en faisceaux, certains que l'ennemi ne pouvait rompre la trêve. La surprise n'en fut que plus complète et en quelques minutes les trois bataillons postés sur cette hauteur furent faits prisonniers. La déroute fut totale et Vedel avec une facilité déconcertante était parvenu à ouvrir le passage de Baylen qui avait coûté d'héroïques charges aux troupes de Dupont.

L'on s'en doute, l'attaque du San Cristobal n'allait pas être aussi aisée, les Espagnols étant en position de force sur cette hauteur. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Nazare ne mentionne pas ce combat, auquel son régiment a pourtant participé; il précise seulement qu'après la débandade de l'Ahorcado «nous changeames de positions» (cf Annexe III), mais difficile de savoir où. Toujours est-il que Nazare ne semble pas être sur le San Cristobal au moment de l'assaut français. Il nous faut donc faire appel à un autre témoin pour retracer cet affrontement et c'est le capitaine Amédée de Muralt, aux ordres du colonel de May, qui nous en donne les détails. En effet, ce bataillon suisse avait reçu pour mission de monter à l'assaut de la chapelle qui dominait cette colline, avec le reste des troupes françaises. Là se trouvaient fortement installés les Suisses de Nazare. Et l'histoire se répéta: «lorsqu'ils virent nos uniformes rouges s'approcher, (ils) plantèrent leurs chapeaux à leurs baïonnettes et nous crièrent en allemand: "Nous sommes des compatriotes, ne tirez pas"»<sup>29</sup>. Mais à la grande différence de ce qui s'était passé quelques heures auparavant, les Suisses du colonel de May ne s'arrêtèrent pas!

Pourtant ils étaient liés eux aussi par une capitulation qui ne les autorisait en aucun cas à combattre d'autres Confédérés. Mais il semble que le désir de se battre fût plus fort que tout, car le 3<sup>e</sup> suisse avait parcouru tous ces jours les chemins andalous à la recherche d'un ennemi jamais vu encore et maintenant qu'il était là, à portée de baïonnette, aucune excuse ne pouvait faire reculer les soldats du colonel de May.

Les Suisses de Nazare, comprenant qu'aucun argument pacifique n'arrêterait ces «compatriotes», firent parler le canon et parvinrent par un tir bien ciblé et très fourni, non seulement à stopper l'avance des Suisses français, mais encore à faire fuir nombre de ses soldats. Le capitaine de Muralt, entraîné dans la débandade générale, ne décollerait pas: «J'étais furieux, je tonnais contre ma compagnie et jurais de servir plutôt comme simple soldat dans un régiment français que de commander de tels Suisses.»<sup>30</sup> Mais très vite la troupe se ressaisit car les renforts arrivaient de tout côté et l'attaque qui se préparait aurait bien pu être décisive lorsque parut le commandant Barbarin, aide de camp de Dupont, qui confirma la suspension d'armes entre Reding et Dupont, et informa Vedel qu'il y était inclus. Si près du but, la seconde division obéit, la mort dans l'âme, et se retira.

La rencontre des Suisses espagnols et des Suisses français sur le San Cristobal eut peu d'importance tactique en comparaison de celle du matin sur le Haza Wallona. Elle prouva cependant que, tout au long de cette bataille meur-

<sup>29</sup> MURALT, *op. cit.*, p. 239.

<sup>30</sup> *Ibid.*



rière, les Suisses avaient combattu sur plusieurs fronts, avaient participé à la plupart des offensives et avaient été jusqu'à se battre entre eux au mépris de leurs capitulations. La grande faute de cette bataille demeura malgré tout l'absence de Vedel qui, se doutant que l'on se battait à Baylen, ne marcha pas au canon: beaucoup de protagonistes suisses, d'ailleurs, le considérèrent comme un traître qui n'avait agi de la sorte que pour assouvir une vengeance personnelle: «il prétendait être plus ancien que Dupont et ne voulait pas, par cette misérable susceptibilité, se rendre à ses ordres»<sup>31</sup>. Toujours est-il qu'à force de pourchasser l'ennemi sans jamais le combattre, la seconde division assista en spectatrice à la défaite de la première.

## 5. Les conséquences

Dans ce dernier chapitre nous allons évoquer les négociations entre les deux armées qui vont conduire à une paix très contestée, par les Espagnols comme par les Français; nous tenterons aussi d'établir un bilan précis de la bataille. Tout ceci, bien entendu, se fera à la lumière de la précieuse lettre de Nazare, qui ose dénoncer à demi-mot la victoire sans génie des Espagnols. Enfin, nous nous pencherons brièvement sur le long calvaire de la captivité qui attendait les prisonniers suisses.

### Après le combat

De retour sur le champ de bataille devant le village de Baylen, en ce 19 juillet au soir, force est de constater que les hommes de Dupont étaient dans un état déplorable et les quatre longs jours qui allaient être nécessaires aux négociations et à la signature de la convention de paix – appelée aussi Convention d'Andujar – ne devaient qu'aggraver la situation.

En effet, depuis le cessez-le-feu du 19 à midi, les Français étaient restés parmi leurs cadavres, souffrant atrocement de la faim et de la soif et ne pouvant aller puiser de l'eau dans les flaques boueuses du Rumblar sans encourir de graves dangers; c'est au cours d'une telle expédition que le sergent Heidegger fut fait prisonnier. Quant aux officiers du régiment valaisan, Louis Robatel et Pierre d'Odet, ils arpentaient le champ de bataille pour retrouver leur ami Frédéric Guerratay, de Monthey, et lui donner une sépulture décente: «L'aumônier du régiment n'étant pas avec nous, ce fut d'Odet qui dit les prières pendant que les pionniers creusaient une fosse pour inhumer ce pauvre corps que nous avons retrouvé aussi nu qu'à son entrée dans le monde!»<sup>32</sup>

En dépit de ce que l'on pourrait croire, la situation pour les habitants de Baylen était tout aussi critique: les puits se tarissaient et les cadavres pourrissaient

<sup>31</sup> ROBATEL, *op. cit.*, p. 59.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 61.



dans les rues. Longtemps encore des uniformes allaient s'agiter aux arbres et des ossements blanchir sous le soleil andalou.

C'est dans ce cadre apocalyptique et pendant que les soldats souffraient mille morts, que les négociations entre les deux armées s'engagèrent. Elles se révélèrent ardues pour les Français qui espéraient toujours obtenir le droit de passage par Baylen et rejoindre ainsi Madrid malgré l'intransigeance de Castaños; il faut dire que l'attaque de Vedel l'avait rendu encore plus intraitable, et il n'offrait pas d'autre choix aux armées ennemies que celui de se constituer prisonnières de guerre.

Après un conseil de guerre mouvementé, Dupont accepta de capituler, sa situation devenant vraiment désespérée. En effet, bien que le cessez-le-feu stipulât que les deux armées resteraient à leur place durant les tractations, les Espagnols effectuèrent plusieurs mouvements pour étouffer les troupes françaises; les divisions Jones et La Peña se postèrent sur le Zumacar et les hommes de Valdecañas et de Cruz Mourgeon se hâtèrent d'occuper les défilés pour couper la retraite du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde. Dans ces conditions, Dupont envoya une délégation à Castaños pour élaborer le traité de paix, avec pour consigne d'obtenir au moins le retour vers Madrid par voie de terre.

Vedel de son côté, maintenu dans une ignorance totale des événements depuis le 19 au soir, rongait son frein. Le 20, lui parvint un mot du général en chef lui ordonnant de rendre les prisonniers, les drapeaux et les canons pris sur l'Ahorcado, puis à nouveau le silence. Cette inaction lui était insupportable et se sentant quelque peu responsable de la situation de Dupont, il chercha par tous les moyens à reprendre l'offensive. Il envoya donc un officier au général en chef pour proposer un nouveau plan d'attaque mené conjointement cette fois-ci. Mais la situation de la première division devant Baylen était tout autre que celle de la seconde à l'est du village et Dupont risquait d'être totalement anéanti, s'il entreprenait une nouvelle offensive; cependant il ne s'opposa pas expressément à une retraite discrète de Vedel sur Madrid pour sauver au moins ses hommes des mains ennemies.

Forte de cette permission tacite, la seconde division leva le camp dans le plus grand secret le 20 juillet à 21 heures et arriva le 22 dans l'après-midi à Sainte-Hélène. Nazare dans sa lettre se fait le juste écho de l'indignation espagnole; Castaños considéra en effet ce départ comme un acte de haute trahison et menaça Dupont, s'il ne rappelait pas immédiatement Vedel, de passer au fil de l'épée les divisions Barbou et Frésia déjà si mal en point devant Baylen. Le général en chef céda au chantage et, dès le 22 juillet, la seconde division revint sur ses pas. Mais le fougueux capitaine Amédée de Muralt ne l'entendait pas de cette oreille. Ne pouvant se résoudre à l'idée d'être livré pieds et poings liés à l'ennemi après avoir si peu combattu, il décida, de mèche avec un officier des cuirassiers, de rejoindre Madrid avec sa compagnie. Le 23 au petit jour, il atteignit la Caroline, mais se vit très vite rattrapé par une ordonnance de Vedel qui, lui exposant les conséquences de sa fuite vis-à-vis de ses compagnons d'armes, parvint à le ramener à Baylen. Lorsqu'il arriva au village, Théodore de Reding était en train de passer les hommes de Vedel en revue et, soucieux d'adoucir le sort de Suisses, s'arrêta devant Amédée de Muralt pour lui demander s'il avait un désir particulier à exprimer:

«Afin de sauver l'honneur, je demande que les officiers puissent conserver leur épée. Reding l'accorde d'autant plus volontiers que ce point est compris dans la capitulation»<sup>33</sup>. C'est qu'entre-temps, l'on avait signé la Convention d'Andujar et Mural, à cause de ses allées et venues, n'en avait rien su.

En effet, le traité, qui comprenait 21 articles et 3 articles additionnels, avait été signé le 22 juillet 1808 par négociateurs interposés, sans que jamais Dupont n'ait rencontré Castaños qui ne s'est pas présenté sur le champ de bataille! La Convention stipulait que les divisions Barbou et Frésia étaient prisonnières de guerre et qu'elles devaient livrer leurs armes, alors que les divisions Vedel et Gobert mettaient les leurs en dépôt pour les récupérer au moment d'embarquer pour la France. Quoiqu'il en soit, les officiers pouvaient conserver leurs armes et une voiture qui, leur avait-on promis, ne devait pas être fouillée. Quant aux simples soldats, ils pouvaient garder leurs effets personnels, mais dans tous les cas les chevaux, trop encombrants, restaient en Espagne contre une compensation en espèces.

Pour ce qui regardait l'évacuation des Français, Dupont n'obtint pas gain de cause et leur départ se fit par mer et non par terre: les hommes furent acheminés aux ports de San Lucar et La Rota (deux ports près de Cadix) par étapes de 4 lieues et embarqués pour Rochefort sur des navires espagnols.

Ce traité provoqua les foudres de Napoléon et la disgrâce de Dupont. Cependant, avec du recul et toutes passions éteintes, l'on peut affirmer que la Convention d'Andujar n'était pas aussi déshonorante qu'on a tenté de le montrer. Elle permettait tout de même aux hommes de retourner en France et remettait presque tout de suite le 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde à la disposition de l'Empereur. Aux dires de certains témoins, les Espagnols la trouvèrent bien trop avantageuse pour l'ennemi, à tel point qu'on dut en arrêter la publication à Cadix et Séville tant elle provoquait l'indignation. Il est peut-être nécessaire aussi de rappeler que Dupont ne fut ni le premier ni le dernier général d'Empire à capituler; l'amiral Rosily à Cadix comme le général Junot à Cintra furent réduits à cette même extrémité (Annexe I).

## L'heure des comptes

S'il reste difficile d'établir un bilan exact des pertes françaises, l'on peut tout de même, en recoupant divers témoignages, les estimer à 2000 morts et 400 blessés; ces pertes concernent essentiellement les divisions Barbou et Frésia. Malgré la défaite, les hommes s'étaient courageusement battus et n'avaient point démérité: l'honneur était sauf.

Les régiments suisses aussi avaient vaillamment guerroyé aux côtés des Français. Cependant, dès que l'ordre de retraite parvint aux hommes, bon nombre de soldats des régiments Reding n° 2 et de Preux n° 6 passèrent à l'ennemi;

<sup>33</sup> MURALT, *op. cit.*, p. 242.

autrement dit, retournèrent au service d'Espagne qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Là aussi il n'est pas aisé d'évaluer avec justesse le nombre de ces départs. Le colonel espagnol Don Juan Creagh de Lacy, chargé de conduire les prisonniers français à San Lucar, inscrit dans son rapport que 308 soldats et 73 officiers et sous-officiers des régiments suisses espagnols avaient bien voulu partager le triste sort des hommes de Dupont<sup>34</sup>. Et de préciser que sur ces 308 soldats, 196 appartenaient au régiment de Karl de Reding et 112 à celui de Charles de Preux. Aux dires des sources officielles françaises, ces deux régiments comptaient 2150 hommes à la date du 10 juillet 1808<sup>35</sup>; si l'on déduit de ce total les prisonniers susmentionnés, l'on s'aperçoit alors que 1769 soldats suisses étaient retournés aux Espagnols. Mais pour plus d'exactitude, il convient de soustraire de ce chiffre les morts et les blessés de ces deux régiments.

Pour ce qui regarde les pertes du régiment valaisan de Preux, le colonel Hyacinthe de Riedmatten (1749-1811), père de l'infortuné Emmanuel qui, l'on s'en souvient, mourut des fièvres peu avant Baylen, et d'Adrien, qui fit ses premières armes durant cette bataille, nous fournit d'intéressantes précisions. En effet, le 16 février 1809, il écrit au capitaine Weger avec toute l'inquiétude d'un père sans nouvelles de «son Adrien», qu'il sait ce dernier malgré tout sain et sauf, puisque prisonnier de guerre à Dijon, «avec Messieurs les capitaines Stanislas Werra, Benjamin Denucé et Joseph de Bons»<sup>36</sup>. Et d'ajouter que: «Lorsque le Régiment Preux et sous la division du general Dupont fut fait prisonnier de guerre par le general Reding commandant les insurgé, le régiment avait déjà perdu 600 hommes, Monsieur le capitaine henri Preux de St. Maurice, Monsieur frideric guerati de Monthey et Messieurs pierre odet et étiène ganioz tou ci tué par les pay-sans.» Force est de constater que le colonel de Riedmatten est bien renseigné, puisqu'il est au courant de la mort de Frédéric Guerratty, rapportée de manière émouvante par Robatel (cf. supra), et de celle de Pierre d'Odet, assassiné par des infirmiers, alors qu'il s'était porté volontaire pour soigner les blessés<sup>37</sup>. Ainsi, lorsqu'il évalue le nombre des pertes du régiment valaisan à 600 hommes, tout nous porte à le croire; et pourtant, une lettre du colonel Charles de Preux, écrite en 1811, fait état de 200 soldats morts ou blessés, ainsi que de trois officiers morts et de trois officiers blessés<sup>38</sup>.

Quant au régiment de Karl de Reding, nous ne savons rien puisque son colonel n'a laissé aucun relevé de ses pertes. Il nous est donc bien difficile, voire impossible, d'estimer avec exactitude le nombre des Suisses bleus qui sont retour-

<sup>34</sup> GOMEZ DE ARTECHE (J.), *Guerra de la Independancia. Historia militar de España de 1808 a 1814*, Madrid, 1875, T II, pp. 541-542.

<sup>35</sup> AN: BB 30/101 A, *Correspondance saisie chez le général Dupont, 1807-1808*, document 183: état du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde au 10 juillet 1808, certifié par le général Legendre chef d'état-major.

<sup>36</sup> Archives Weger: F. 311: Lettre du colonel de Riedmatten au capitaine Weger – anciennement au service de France, dont le colonel est chargé de faire valoir la rente – Sion, 16 février 1809. Nous en avons respecté le style et l'orthographe.

<sup>37</sup> AEV: Fonds d'Odet, II, p.368 no 2: Relation faite par Joseph-Ignace Escher, camarade de Pierre d'Odet, 12 avril 1837.

<sup>38</sup> AEV: SHVR 12/23/10: Le colonel Charles de Preux au Roi d'Espagne, Tolède, 12 janvier 1811.

nés aux Espagnols après la défaite française de Baylen. Toujours est-il qu'en aucun cas nous ne saurions qualifier ces nombreux départs de désertions puisque ces hommes sont simplement retournés au service de la puissance à laquelle ils avaient juré fidélité.

Nazare aussi se livre à quelques comptes et sa lettre se révèle être d'une valeur considérable lorsqu'il écrit que: «Pendant les jours qui se coulèrent pour la sanction de la Capitulation, il y eut une infinité de monde des deux Regts des Suisses Espagnols, ainsi que des rouges...» qui passèrent à l'ennemi (cf. Annexe II). Il les évalue à plus de 1000. Il semblerait donc qu'il y ait eu aussi de véritables déserteurs suisses et l'intérêt serait, bien entendu, d'en connaître le nombre exact et de savoir s'ils appartenaient au bataillon Freuler ou au bataillon de May.

Bien malheureusement, nous manquons cruellement de données sur ce point. A force de savants calculs et d'audacieuses suppositions, qu'il serait fastidieux d'exposer ici en détail, nous pouvons penser que les désertions des Suisses rouges étaient des cas isolés et n'étaient en rien comparables aux départs massifs des Suisses bleus, dont les officiers cependant, suivant une certaine conception de l'honneur militaire, allaient connaître le martyre de la captivité.

Dans le camp espagnol, c'était la jubilation et l'étonnement d'avoir écrasé les vainqueurs d'Austerlitz et de Iéna, en un mot d'avoir réussi là où l'Europe avait échoué. Les pertes espagnoles s'élevèrent à 243 morts, dont 10 officiers, et 735 blessés, dont 24 officiers<sup>39</sup>. Quant au régiment de Nazare, il comptait 107 morts et blessés, dont plusieurs officiers après la malheureuse affaire du Haza Wallona<sup>40</sup>. Cependant comme par miracle, au soir du 19 juillet, son régiment se trouva à nouveau complet – 1500 hommes au total – car les 300 prisonniers «volontaires» de Cordoue, qui, l'on s'en souvient, avaient pillé la caisse du régiment, revinrent pour échapper aux affres de la défaite, et les autres soldats faits prisonniers durant la journée du 19 firent tout leur possible pour réintégrer leur régiment. Si bien que Nazare n'éprouva aucun besoin de prendre sous son drapeau les Suisses espagnols qui venaient d'arriver, notamment les musiciens du régiment Reding n° 2 qui, étant sans doute Schwytzsois, auraient bien voulu être incorporés dans le régiment de Nazare. Mais lui d'affirmer: «il me parût toujours indélicat que de compléter mon Regt sur les débris des autres». Par contre les Guardias Walonas, le régiment Irlanda et les forces granadines, s'emparèrent avec joie de ces nouvelles recrues «dont ils sont infiniment contents» (cf. Annexe II).

Une des grandes richesses de la lettre de Nazare, c'est de dénoncer en termes plutôt aigres-doux «l'extraordinaire» victoire espagnole. Nazare avoue en effet sans ambages que les divisions Jones et La Peña ne participèrent pas au combat et que seules les divisions Reding et Coupigny ont affronté Dupont; il y avait donc un sérieux problème de coordination au sein des troupes espagnoles, qui aurait pu être

<sup>39</sup> SHM: Guerra de la Independancia, Legajo 2 Carpeta II, documento 25, Castaños a la junta de Sevilla, Andujar, 27 de julio 1808.

<sup>40</sup> MEYER-OTT (W.), «Kriegsthaten von Zürichern in ausländischem Dienste», in: *Neujahrsblätter der Feuerwerker Gesellschaft*, Zürich, 1872, p. 6.

la cause d'un véritable désastre, si le désaccord entre les Français n'avait été encore plus grand. Et il ose écrire que: «La Fortune se déclará ce jour lá a Drapeau deployés a nôtre favour.» (cf. Annexe II) Castaños ne semble devoir le succès de ses armes qu'à la grande clémence du destin!

Un peu plus loin, Nazare écrit à son ami qu'il n'y eut aucun déserteur suisse dans les rangs de l'armée espagnole durant toute la campagne, mais il ajoute en allemand, sans doute pour éviter les foudres de la censure au cas où cette lettre tomberait en des mains espagnoles: «ce qui est dû en fait à la peur d'être étendu raide mort par le premier paysan rencontré. Les Espagnols par contre ont déserté en foule» (cf. Annexe II). C'est ainsi que l'on apprend que la position des Suisses, environnés d'une population farouche, n'avait pas toujours été de tout repos et Nazare lui-même doit déguiser ses propos pour ne pas heurter les susceptibilités. Quant aux soldats espagnols qui désertèrent, Nazare fait sans doute référence ici aux 1446 hommes des bataillons des Volontaires de Grenade qui ont pris la fuite dès le début des hostilités.

La lettre de Nazare apparaît donc d'une importance capitale, puisqu'elle met des bémols au triomphalisme espagnol et ose montrer du doigt les lacunes du commandement de l'armée d'Andalousie. Cette vision des événements diffère beaucoup «de ce que les Papiers publiques de Seville ont bien voulu divulguer» (cf. Annexe II). Nazare conseille d'ailleurs à son ami de conserver cette version des faits, sans pour autant la montrer au grand jour, car elle irait à l'encontre de la politique espagnole du moment, qui tend à exploiter au maximum les fruits de cette victoire pour galvaniser les hommes. Un jour peut-être «cela pourra servir de lecture à nos Femmes», à défaut d'autres désœuvrés!

### **Les Suisses captifs**

Pour retracer le calvaire qui après la bataille de Baylen s'abat sur les prisonniers suisses, il nous faut quitter le témoignage de Nazare puisqu'il n'en parle pas. Et pourtant, lorsqu'il fut nommé gouverneur de Majorque, il eut la surprise de rencontrer certains d'entre eux et fit tout son possible pour les arracher à la folie meurtrière des Espagnols.

Si nous suivons quelque temps les troupes suisses dans les aléas de leur captivité, nous remarquons vite qu'il existait une très nette différence de traitement entre les Suisses qui portaient l'uniforme bleu et ceux qui portaient l'uniforme rouge.

Ainsi, une partie des régiments suisses espagnols Reding n° 2 et de Preux n° 6 fut dirigée à Séville où furent emprisonnés les colonels Karl de Reding et Charles de Preux, âgé de 70 ans. Ils ne furent libérés que le 1<sup>er</sup> février 1810, lorsque l'armée française prit Séville et ne retournèrent pas dans les rangs espagnols, mais poursuivirent leur carrière militaire au service de la France. Quant à Louis Robatel, ses quelques mois de captivité en Espagne furent plutôt agréables. Il fut cantonné à Chipiona, près de Cadix, où les habitants du village, éloignés du théâtre de la guerre, étaient moins haineux; d'ailleurs les Valaisans, qui parlaient assez bien la

langue, parvinrent à les amadouer et à les édifier en assistant avec ferveur à la messe. A l'automne 1808, Louis Robatel accepta tout naturellement de servir dans le «Batallón suizo de nueva creación» mis sur pied par la junte de Séville et composé des débris des deux régiments suisses espagnols faits prisonniers à Baylen.

Si les Suisses espagnols étaient plutôt bien traités durant leur captivité, c'est sans doute parce qu'ils portaient toujours l'uniforme bleu indigo – couleur de l'infanterie étrangère espagnole – et n'apparaissaient donc pas comme des ennemis aux yeux de la population. De plus ils parlaient la langue et s'étaient familiarisés avec le pays durant les années passées au service d'Espagne. Enfin, ces hommes réintégrèrent sans difficulté les rangs espagnols et, si certains officiers refusèrent, leur emprisonnement était de loin préférable au sort qui attendait les Suisses arborant l'uniforme rouge garance.

Le bataillon Freuler erra des jours entiers de villages en villages, en butte au mépris et à la haine des habitants. Le 22 août 1808, les Suisses furent emprisonnés à Jímena de la Frontera, village situé à 5 heures de Gibraltar. Ils restèrent là sept mois, dans la misère la plus complète, pouvant à peine sortir sans risquer d'être assassinés par les paysans ou les moines qui se montraient bien souvent les plus acharnés.

Pourtant, au début de leur captivité, les prisonniers helvétiques étaient bien mieux traités que les Français car les Espagnols avaient bon espoir de les voir servir dans leurs rangs. Le sergent Heidegger d'ailleurs accepta leurs avances avec joie et déserta les rangs français pour servir l'Espagne et retrouver la liberté. Mais les soldats qui refusèrent furent enfermés au secret durant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils cèdent. Les officiers, quant à eux, refusèrent catégoriquement de trahir et répondirent au commissaire des guerres qui tentait de les convaincre «que notre honneur d'officier exigeait que nous fussions fidèles à notre fonction, qu'il ne lui appartenait pas de nous faire manquer ni à notre devoir, ni à notre serment, qu'enfin nous ne nous battrions jamais contre nos frères d'armes»<sup>41</sup>. Le 1<sup>er</sup> avril, les Suisses du bataillon Freuler furent emprisonnés sur de vieux pontons, dans la baie de Cadix; les officiers Landolt et Schumacher parvinrent à s'échapper de ces prisons flottantes et rejoignirent la France le 22 juillet 1810.

Le bataillon du colonel Louis de May allait connaître à peu près le même martyre. Après un long voyage à travers l'Andalousie où la population insultait et tuait, les Suisses furent emprisonnés à Montilla, près de Cordoue. Là, ils reçurent la visite d'un capitaine anglais qui vint recruter des sous-officiers et des soldats suisses pour le service d'Angleterre. Le capitaine «se conduisit dans ces circonstances délicates avec beaucoup de tact à l'égard des officiers. D'ailleurs très peu de gens se firent muter, et ceux qui acceptèrent n'étaient que des vauriens»<sup>42</sup>. Dès la fin du mois de décembre, les soldats restés fidèles à la France furent emprisonnés sur les pontons de Cadix. Mais au bout de trois mois, en mars 1809, 4000 soldats

<sup>41</sup> SCHUMACHER, *op.cit.*, p. 53.

<sup>42</sup> MURALT, *op.cit.*, p. 244.

suisses et français confondus et 400 officiers dont le colonel Louis de May, l'adjudant-major Charles von der Weid et le capitaine Amédée de Muralt furent abandonnés sur l'îlot désertique de Cabrera, dans les îles Baléares. Ici, les mots manquent pour évoquer le calvaire des prisonniers, véritables cadavres vivants, laissés dans le dénuement le plus complet, à peine ravitaillés par les Espagnols et oubliés par les Français jusqu'en 1814.

## Conclusion

La bataille de Baylen eut de nombreux retentissements et ceci dans l'Europe entière. En Espagne, Castaños et Théodore de Reding furent acclamés et loués comme de véritables héros et cette victoire galvanisa toutes les villes et les provinces qui s'enlisaient dans leur lutte contre l'opresseur français.

Du côté français, elle provoqua l'évacuation affolée de Madrid, la terrible colère de Napoléon, la disgrâce de Dupont et l'étonnement de l'Europe à l'annonce de la défaite française. Il est vrai que Baylen remit sérieusement en cause l'équilibre voulu par le traité de Tilsit; l'Autriche se décida à réorganiser son armée et les Anglais furent comblés dans toutes leurs espérances, puisque, à la capitulation de Dupont, succéda celle de Junot à Cintra. Menacé de toutes parts, Napoléon se tourna alors à nouveau vers la Russie, mais la Convention d'Erfurt du 12 octobre 1808, minée par les intrigues de Talleyrand, apparut comme un bien faible soutien. Finalement, l'Empereur se jeta dans une campagne éclair pour rappeler à l'ordre l'Espagne; malgré quelques victoires retentissantes, cela ne suffit pas et la guerre dans la Péninsule s'éternisa, au point d'épuiser la Grande Armée.

Quant à la Suisse, elle ne sut exactement quelles mesures prendre vis-à-vis de ses bataillons prisonniers et de ses régiments qui soutenaient l'insurrection espagnole. Seul le canton de Lucerne eut l'étrange initiative, en septembre 1809, d'émettre un décret qui déclarait «déchus de leur droit de cité et de patrie ses ressortissants des régiments suisses au Service de l'Espagne et qui pourraient se trouver encore avec les Insurgés espagnols»<sup>43</sup>. Le gouvernement lucernois espérait ainsi éviter que ces Suisses se battent contre leurs confrères qui servaient sous les drapeaux français. Mais Louis d'Affry, à l'époque Landammann de la Suisse, n'approuva pas une telle politique qui risquait d'aggraver le sort des soldats qui, après tout, avaient été poussés dans le camp des insurgés en raison de la complexité des événements. Le décret resta donc lettre morte.

Baylen, ce fut aussi la fin du régiment valaisan qui, malgré sa situation douloureuse, avait vaillamment combattu et dont la défaite n'avait su ternir la gloire. «J'ose à peine me plaindre des maux cruels dont je fus accablé, et je pense que la

<sup>43</sup> AF: Fonds 2200 Paris 1/12, *Correspondance du Landammann Rudolf von Wattenwyl de Berne, avec l'Ambassadeur C. de Maillardoz, Année 1810*, Conduite à tenir au sujet des Suisses des Régiments au Service de l'Espagne, Berne, le 4 février 1810.



plus belle Récompense digne de mes principes et de mon Etat doit être le souvenir du corps que je commandais alors pour la vie, et dont la Gloire rejaillissait sur moi.»<sup>44</sup>

Brigands à Cordoue, héros à Baylen, martyrs à Cadix, déserteurs ou fidèles jusqu'au bout, les Suisses ont véritablement joué tous les rôles et connu durant cette campagne la gloire au même titre que la misère la plus profonde. Dans la vie de ces soldats, Baylen ne fut qu'une étape, plus ou moins douloureuse il est vrai, mais qui ne les empêcha nullement de repartir au combat, soit en Russie pour les Suisses au service de France, soit en Catalogne pour le régiment de Nazare de Reding.

Le 19 juillet 1808, à Baylen, les Suisses ne déméritèrent pas et le bel hommage gravé sur le Lion blessé de Lucerne s'adresse à eux aussi:

«*Helvetiorum Fidei ac Virtuti*»  
Au courage et à la fidélité des Suisses.

<sup>44</sup> AEV: SHVR 12/23/10, le Colonel Charles de Preux au Roi d'Espagne, Tolède, le 12 janvier 1811.

## Annexe I

### Chronologie des événements depuis l'invasion de l'Espagne jusqu'aux pontons de Cadix

#### 1807

**27 oct.** Traité de Fontainebleau entre la France et l'Espagne qui prévoit le démembrement du Portugal.

**19 déc.** Dupont entre en Espagne à la tête des 24 428 hommes du 2<sup>e</sup> Corps d'Observation de la Gironde et établit son quartier général à Valladolid.

#### 1808

**20 fév.** Murat, grand-duc de Berg et beau-frère de Napoléon, est nommé général en chef des armées françaises en Espagne. Dupont quitte Valladolid et se dirige vers Madrid et non plus vers Lisbonne.

**18 mars** Emeutes d'Aranjuez. La demeure du premier ministre et favori de la reine, Manuel Godoy, prince de la paix, est saccagée et il échappe de peu à la mort. Face à cette fureur populaire, le roi Charles IV accepte d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand VII. Le 23 Murat entre à Madrid; il refuse de reconnaître Ferdinand VII comme roi et monte le père contre le fils en demandant à Charles IV de revenir sur son abdication. Le lendemain Dupont arrive dans la capitale.

**20 avril** Le roi Ferdinand accepte l'invitation de l'Empereur à Bayonne. Là, il est prié de se défaire de sa couronne pour la donner à un prince choisi par Napoléon. Ferdinand résiste malgré les supplications de son père qui finit par le déposséder.

**2 mai** Soulèvement de Madrid contre les Français, réprimé dans le sang par Murat.

**11 mai** Ferdinand abandonne ses droits de succession au trône. Il est exilé à Valençay, chez Talleyrand. Charles IV et la reine, ainsi que Manuel Godoy, partent aussi pour la France où ils reçoivent une rente et quelques châteaux pour les remercier de leur «coopération».

**23 mai** Dupont part pour Cadix avec sa première division renforcée par les régiments suisses de Preux n° 6 et Reding n° 2. A Madrid, Murat tombe malade de dépit en apprenant que la couronne d'Espagne qu'il brigait pour lui-même a été attribuée à Joseph Bonaparte, ancien roi de Naples et frère aîné de l'Empereur.

**2 juin** Arrivée de Dupont à Andujar où il apprend le soulèvement de l'Andalousie. Le 7, il écrase les hommes du général Echavarri au pont d'Alcolea. Le même jour les Français entrent à Cordoue. Le pillage va durer trois jours.

**14 juin** L'amiral Rosily, bloqué à Cadix, encerclé par la flotte espagnole, se rend sans condition. Le 16, Savary, duc de Rovigo, arrive à Madrid pour seconder Murat.

**17 juin** Départ pour l'Andalousie de Vedel à la tête de la deuxième division du 2<sup>e</sup> Corps d'Observation de la Gironde. De son côté, Dupont, après dix jours d'inaction à Cordoue, retourne à Andujar.

**20 juin** Voyant que Dupont bat en retraite, Castaños décide de marcher sur Cordoue et Bujalance avec ses hommes.

**26 juin** Vedel ouvre le passage du Despeña Perros et, le 29, s'installe à Baylen. Murat quitte définitivement l'Espagne.

**1<sup>er</sup>-4 juillet** Expédition à Jaen menée par le général Cassagne. La ville est défendue par l'armée de Grenade aux ordres de Théodore de Reding. Le 3 juillet Gobert quitte Madrid.

**12 juillet** Réunion à Porcuna des forces du général Castaños et du général Reding. Organisation finale de l'armée d'Andalousie et élaboration d'un plan d'attaque. Le lendemain Gobert arrive à Baylen; la majorité de ses forces est échelonnée sur la route de Madrid à Baylen.

**16 juillet** Echec français à Mengibar et mort du général Gobert.

**18 juillet** Dupont évacue Andujar.

**19 juillet** Victoire espagnole à Baylen. Le lendemain, le nouveau roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, fait son entrée triomphale à Madrid.

**22 juillet** Signature de la Convention d'Andujar. Le 23 les troupes de Dupont défilent devant l'ennemi à Baylen. Le lendemain, Vedel et ses hommes font de même à Guarroman. Commence alors un véritable calvaire pour les soldats du 2<sup>e</sup> Corps de la Gironde; faits prisonniers à Baylen, ils sont enfermés entre **décembre 1808 et avril 1809**, sur les pontons de Cadix. Certains parvinrent à s'en échapper, beaucoup y trouvèrent la mort, d'autres enfin furent envoyés sur l'île déserte de Cabrera (île la plus méridionale de l'archipel des Baléares).

Dans la Péninsule, la défaite française de Baylen eut pour conséquences:

**30 juillet** Le roi Joseph quitte Madrid en catastrophe et se réfugie derrière l'Ebre.

Apprenant la victoire andalouse, Saragosse redouble d'ardeur contre l'ennemi et Junot doit faire face à plusieurs soulèvements au Portugal. Les Anglais y débarquent dès le 1<sup>er</sup> août.

**30 août** Par la capitulation de Cintra, Junot abandonne le Portugal. Les Français n'occupent plus en Espagne que les territoires situés entre l'Ebre et les Pyrénées.

**5 sept.** Dupont s'embarque pour la France avec plusieurs officiers du Corps de la Gironde. Tous leurs effets ont été pillés lors d'une émeute à Puerto de Santa Maria.

**12 oct.** Signature de la convention d'Erfurt qui reconduit l'alliance franco-russe pour dix ans. Le Tsar promet de secourir la France contre l'Autriche qui, depuis Baylen, montre des vellétés de réarmement. Napoléon se décide à partir pour l'Espagne afin de reconquérir le pays. En novembre, Castaños et Palafox sont battus à Tudela. Il en va de même pour toutes les troupes de la Péninsule: il n'y a plus d'armée espagnole en état de combattre. Madrid tombe, mais le Roi Joseph n'y entre que deux mois plus tard (12 janvier 1809).

**décembre** L'Empereur poursuit les armées anglaises, puis quitte précipitamment la Péninsule. Soult continue la chasse, mais le **18 janvier 1809** les Anglais s'embarquent à la Corogne et prennent le large.

## Annexe II

### Lettre du Colonel Nazare de Reding à un ami

Grenada 20 sept 1808

Mon très cher Ami!<sup>1</sup> Ta lettre dattée du 7 du courent m'a fait un plaisir dont je ne pourrais pas te donner une idée au juste, te sachant bien portant, au millieu de tous les tourbillons que nous venons de passer. Je vois avec beaucoup de surprise et au même temps de la peine, ce que tu me mandes concernant le bat. actuelle de Giordi<sup>2</sup> ce que je savois a Madrid, mais j'ignorois entièrement qu'il était contrarié de ses officiers et encore moins de ce qu'on pouvoit s'aviser de le regarder comme souponeux; l'on m'avoit bien mandé qu'il étoit a Madrid, en qualité de Prisonnier du General Moncey sans m'insinuer la moindre chose de tout ce que tu me relates. C'est bien fâcheux pour nous tous de voir qu'il n'y aye pas presque un Rôle que nos Suisses n'aient pas joué pendant cette maudite guerre; il nous manque encore de voire ce que le Regt de Betschart fera, en entrant en Campagne, comme cela se sera déjà effectué a Taragone, suivant les dernières nouvelles de Catalogne.

Pour ce qui regarde a nous je peux te dire que a exception du 7 juin, fonction de Echevari au pont d'Alcolea pret de Cordova ou se trouvoit le second Battallon comandé par le Lieutenant Colonel; le Regt s'est comporté pour faire honneur a la Nation, dont je te ferai un petit détail. Pour ce qui regarde le second Bataillon pret de Cordova, il y eut prêt de 300 hommes, qui se firent faire Prisonniers de leur propre volonté par les François, et après cela, ils osèrent d'aller dans la maison ou ils savaient être déposés les fonds du Regt dans la même ville de Cordova, et repartirent en bons camarades sous les auspices des François; tout ce qu'ils trouvèrent soit en argent, et en butin des officiers en particulier, l'argent seul paroît de quarante mil Rs (réaux). Après tout cela l'on obligea a ces beaux Messieurs de prendre les Armes contre l'Espagne, entre lesquels il n'y avait ni officiers ni sargents par unique bonheur, et l'on incorpora au bout de quelques semaines le second Batallon au premier, pendant que nous étions dans le plus fort de nos marches, et contremarches, ce qui arriva après le jour 3 de juillet dans lequel le premier Battallon se fit un honneur imortel, d'avoir pris par asault le chateau de Jaen, et en suite toute la ville, en traçant le chemin au reste de la Troupe, qui étoit composée toute de Paysans, et que par mauvaise disposition du Colonel d'Espagne de Cavallerie, apellé Moreno, nous fûmes obligés de réabandonner tout l'après dîné, après avoir perdu une infinité de Monde tûé, et blessés, et l'officier Steger, qui

<sup>1</sup> Une main inconnue a indiqué au sommet de la première page le prénom du destinataire et la date à laquelle ce dernier a répondu à Nazare. Cette inscription dit: A Théodore, qui répond le 1<sup>er</sup> octobre.

Il semblerait que ce Théodore n'ait aucun lien de parenté avec Nazare. Par contre, d'après les propos tenus dans la lettre, leurs deux femmes pourraient se connaître.

<sup>2</sup> Il nous a été impossible d'identifier ce bataillon. On peut penser qu'il appartient à l'un des cinq régiments suisses au service d'Espagne et qu'il soit passé du côté français.

resta sur le Champ de Battalle; après, cette journée malheureuse on s'avisa de répartir l'armée d'Andalousie, composée de plus de 30 000 hommes en 3 Divisions, dont la première étoit confiée à mon frère de 8000 hommes, entre lesquels étoit mon Reg du nombre. La seconde au Marquis de Coupigni, la 3eme au Marechal de Camps Jonas, la 4eme apellée de reserve au General Peña, la 5eme a Val de Cañas et en dernier lieu il y avoit un certaine Cruz qui comandoit une partie des troupes legers au nombre de 3000 hommes indépendant de ces Divisions.

La première Division fût donc destinée de marcher en avant pour couper la retraite a Dupont qui se trouvait en Andujar, et en arrivant prêt de Menjivar, nous trouvames le General Wedel avec sa Division composée de 8000 hommes, môn Frère demanda du renfort à Coupigni, qui lui envoÿa 3000 hommes, en suite de quoi nous ataquames l'Enemi, et le fîmes rétroceder jusqu'à Bailen, ce qui eût lieu le 16 de juillet, en perdant beaucoup de Monde de part et d'autre, mais les Français en beaucoup plus grand nombre entre lesquels finit ses jours le General Gaubert, avec des autres officiers de graduation; môn Frère cherchant la mort par tout, et ne la trouvant pas, anima de telle sorte toutes nos troupes, que l'on fit des prodiges ce jour-là, contre l'atente des Français.

Maîtres de toutes les hauteurs de Mengivar et du Village, ainsi que du Passage de la Rivière, nous restâmes le 17 pour savoir les ultérieurs ordres du General Castaños, ainsi que de voir réalisé, que la Division Coupigni s'unit toute à la nôtre, ce qui se realisa la nuit du 17 au 18. Ensuite de quoi nous marchames sûr Bailen, le 18 en trouvant tout évacué par les Francois, a cause que Wedel s'étoit replié avec toute sa Division sûr Guaroman a deux Lieus de Bailen, vers la Carolina, pendant ce jour, nous reçumes l'ordre de Mr Castaños qui étoit avec sa division de réserve pret de Andujar, d'entreprendre nôtre Marche a l'aube du jour sûr le Général Dûpont, qui étoit a Andujar même avec toute sa Division, ce qu'on efectua a trois heures et demi de la matinée du 19; apeine començames-nous a defiler, qu'on entendit, que nos Parties avancées faisoient feu, et au même temps nous vîmes que Dupont avoit fait la marche cette même nuit de Andujar a Bailen, s'emparant de tous les emplacements avantageux, en croÿant de nous surprendre; nous nous postames avec beaucoup d'ordre et de célérité, pour lui faire front, et voilà que le Combat décisif comença a 4 heures du matin, et dura jusqu'a douze heures et demi de l'après diner, qui fût suspendu par un Drapeau parlementaire de la part de Dûpont. NB. pendant quel temps nous ignorions dans quels hauteurs se trouvoient la Division de Reserve comandé par Peña, ainsi que toutes les autres hormis nos deux Divisions de Reding et Coupigni, qui ont été les uniques qui se sont batû avec Dûpont: et il faut ajouter a cela que Wedel qui étoit a Guaroman ne s'asoma pas seulement pendant toute la matinée pour auxilier a Dupont, dont nous ignorons le motif.

La Capitulation fût faite, et envoyée a Castaños a Andujar, pendant quoi, l'on étoit convenû que chacun resta sur sa Place ou il étoit jusqu'à la ratification des Articles, en quoi étoit compris aussi Wedel avec toute sa Division – A 3 heures de l'après diner voilà un Aide de Camp de Wedel, qui s'adresse à môn Frère pour lui annoncer que le General Wedel alloit l'ataquer dans le mômement; qui lui dona pour réponse, que Mr Wedel étoit bien honêt de lui anoncer une chose toute a fait hors de règles, mais qu'a cela il falloit savoir s'il ignoroit ce qui avoit été capitulé entre

Dûpont, et Lui; L'émissaire répondit, que Wedel ne se soucyoit pas de ce que Dûpont a pû faire et qu'il n'avoit d'autre ordre de sôn General, que de lui anoncer qu'il alloit l'ataquer; mon Frere dit qu'il étoit pret a se battre, mais qu'il l'obligerait avant son retour d'aller parler lui-même avec Dûpont, pour savoir de sa bouche ce qui venoit de se passer entre eux; après quelque résistance qu'il tenta de faire, il convint finalement de se porter auprès de Dûpont, acompagné d'un Aide de Camp de môn Frère, apeine eût il temps de s'absenter, que Wedel s'asoma sûr les hauteurs ou nous avions 4000 hommes, qui avoient été dans l'aspectation toute la Matinée d'être ataqués par Wedel, et qui par conséquence restèrent spectateurs de nôtre combât, pendant tout ce temps là.

L'ataque fût si vif, et inattendû, qu'il ne tardâ pas une demi heure de faire trois Battallons Prisonier, en s'emparant de deux pieces d'artillerie, l'on se batit comme l'on pût de ce Coté là, et nous voyons, que toute cette Partie alloit être mise en Déroute; sûr quoi nous changeames de positions, comptant que Dûpont ne prenderoit pas part a la chose, qui en effet, a plus de se maintenir Neutre, depechâ tout de suite des ordres bien strictes a Wedel, qu'il ne comete aucune ostilité jusqu'a nouvelle ordre et de se retirer sur Guaroman, d'ou il venoit d'ariver; il obeît, mais avec la particularité, qu'au lieu de redoubler sur Guaroman, y continua sa marche jusqu'à Ste Eléne, a 8 Lieu de Bailen chemin de Madrid, dans la même Nuit, ce qui dona des motifs bien fondés aux Plaintes qui furent faites à Dûpont, qui sur le champ depechá de Generaux a Wedel, pour l'obliger de revenir sûr ses pas suivant l'ordre qu'il avait reçu; a quoi il obeît, et envoÿa des Emissaires a lui a Andujar, pour traiter avec Castaños d'une Capitulation particuliere qui lui fût acordée, et qui tardâ d'être sanctionnée, jusque le 22 de juilliet, pendant quel temps il nous a fallû être sûr nos gardes, plûs que jamais.

Revenant donc sûr nos divisions, il faut que tu saches, que celle de Peña se mît en marche depuis Andujar a 5 heures du matin du même jour 19 – celle de Jonas fit braquer son canon a 4 heures de l'après diner pour nous anoncer son arrivée, ne sachant sa distance pendant toute la bataille – Val de Cañas resta pendant toute la journée du 19 a Baeza et Cruz étoit posté prêt de la Caroline, pour empêcher la retraite de Wedel – L'aide de Camps chargé de porter les Préliminaires de la Capitulation a Castaños, en sortant a une heure et demi après diner de Bailen, trouva la Division de Reserve de Peña a une lieu de nôtre Champ de Bataille; or juge donc, ce qu'il auroit été de nous, si la Division de Wedel auroit agi d'acord avec celle de Dûpont, qui entre les deux composoient pret de 18 000 hommes.

La Fortune se declarâ ce jour-là a Drapeaux deploÿés a nôtre favour, sans quoi, et suivant l'ordre de chôses, nous aurions été la Victimes d'environ 20 000 de nôtre Armée, qui étoient tous hors d'aporté de nous avoir pû secourir, sans la casualité de la discorde des deux Generaux françois – Te voilà l'histoire fidele et veridique de tout ce qui s'est pasé dans nôtre Armée; qui est bien diférent de ce que les Papiers publiques de Seville ont bien voulu divulguer. L'action a été trop publique pour pouvoir rester ocultée, et ce qui calme la gloire de môn Frère en tout cela, c'est qu'il ne fait point de cas de tout ce qui a été écrit, en adonnant les autres de ses propres plûmes – C'est à toi seul que j'écris cela, car je serai fâché que cette relation dût servir de Gazette publique, puisque ce seroit une chôse contre le sistème adopté dans cette ocasion ci, ou tout le Monde impartial nous rende la

justice qui nous est due; mais je t'exhorte dans le même temps de vouloir conserver pour tout temps ce Papier, comme une histoire véridique de l'important affaire de Bailen {et un jour cela pourra servir de lecture à nos Femmes}<sup>3</sup>.

*C'est bien avec regret que je dois te dire aussi que nos Compatriotes et Camarades de Reding 2e et Preux faisoient nombre de l'Armée de Dûpôt, et qui se sont battû acharnement contre môn Regt même, et d'une manière qui est presque incroyable; l'on m'ordona de prendre une hauteur a la gauche avec môn Regt, et a peine y fus-je, que je vis dans une Plaine entre des oliviers a la partie oposée une fourmilière de Suisses, composés des deux Regts d'Espagne, et des Rouges au Service de France l'on comença a se tirailler d'importance, et dans un instant voilà qu'il s'arme une Confusion diabolique dans le rang de môn Regt, avec des cris «Still, schiesst nicht, er kommt alles zu uns hinüber»<sup>4</sup>, et dans la minute nous fûmes tous péles mêles, entre lesquels il y avait aussi des Cuirassiers a Cheval et de la Garde de Paris et tout cela fût fait dans la mechante intention, de nous asomer et aussi de persuader a nos gens de passer aux François; nos hostilités recomencerent dans la minute, il y eut en assez grand nombre de morts, blessés et prisonniers de part et d'autre; on me fit deux capitaines Frisch-hess et Preux<sup>5</sup> prisonniers, on s'était déjà empare d'un de nos Drapeaux, qui fut reconquis par des braves gens du Regt: deux premiers Sargents y perdirent la vie: Caratti était déjà asome, et il pût etre encore deliberé, il y eut les Capitaines Gut et Gretener blessés, enfin se fût l'action la plûs escandaleuse que les Suisses aÿent pû comettre depuis qu'ils servent.*

*Le Lieutenant Colonel Chaqué, que je ne vis pas, doit avoir mordû la poussière dans cette occasion là; Môn Regt fit 5 Cuirassiers prisonniers avec leurs chevaux, et deux oficiers de Reding, qui prétendent de s'etre pasés, dont l'un est le Capitaine des Granadiers Seil – Pendant les jours qui se coulerent pour la sanction de la Capitulation, il y eut une infinité de monde des deux Regts des Suisses Espagnols, ainsi que des rouges, dont je n'ai pas admis un seul ni avant ni après l'action du 19; ne sachant pas pour te dire le vrai si j'ai bien ou mal fait, mais il me parut toujours indélicat, que de completer mon Regt sur les debris des autres, et d'ailleurs pour l'efet que cela pouroit causer chez nous; Ceux de mon Regt qui fûrent faits prisonniers a Cordova, sont revenûs tous a nous, néanmoins dû Sacage de la Caisse; et pour la bonne fois, qu'ils ont eu pour leur ancien Regt, ils ont été châtié avec beaucoup de douceur – Nous n'avons pas eu un seul Déserteur pendant toute la Campagne {welches eigentlich der Furcht zu verdanken ist vom ersten bauer der sie angetroffen hätten würde sie zutodtegeschlagen haben – Die Spanier desertieren dagegen zu scharenweis}<sup>6</sup>, et les prisonniers ont fait toute leur possible*

<sup>3</sup> Ajouté en travers dans la marge.

<sup>4</sup> «Stop, ne tirez pas, il vient tout entier de notre côté.»

<sup>5</sup> De par son nom cet officier est sans aucun doute d'origine valaisanne. Selon l'art. 43 de la capitulation entre la Suisse et l'Espagne, les officiers valaisans peuvent servir dans les cinq régiments suisses et accéder à tous les grades. En conséquence il est admis qu'ils recrutent en Valais pour leurs compagnies. La réciproque est vraie pour tout officier suisse qui sert dans le régiment valaisan de Preux.

<sup>6</sup> «Ce qui en fait est dû à la peur d'être étendu raide mort par le premier paysan rencontré. Les Espagnols par contre ont déserté en foule.» Ajouté en travers dans la marge.



de revenir avant et après le jour 19, de façon que mon Regt passe encore de 1500 Places, sans que j'aie engagé des autres Regts.

Ce sont les Gardes Wallones, le Regt d'Irlande et tous les Cinqs Regts Granadins de nouvelle levée, qui se sont emparés des Officiers ainsi que des troupes suisses passées, dont ils sont infiniment contents, et moi je ne me repents pas jusqu'apresent, de ne les pas avoir voulu, car ils pasent de mils hommes ceux que j'aurois pû avoir de toutes côtés avec la Musique entière de Reding – Brautz a été efectivement blessé le 19 au premier rencontre que nous eûmes, d'une bale qui lui est entré dans la main droite, mais qui n'a jamais eu la mine d'une chòse dangereuse; il est presque entierement retabli et pour consolider sa cûre, il lui faudra encore des Bains minérales. Si je n'avois pas 7 Capitaines pour un Conseil de Guerre entre premiers et seconds; je continuerois avec ceux qu'il y a, quoique je ne me soÿes jamais trouvé dans ce cas.

Mon Frère est allé à Malaga il y a 8 jours, ou on l'a reçu comme il n'est pas possible t'expliquer, car on l'aime et estime à la folie. {Mon Regt reste en attendant ici, faisant partie de l'armée de Grenade qui doit être de 16 000 hommes, dont le comandement sera confié à mon Frère si tout marche ensemble}<sup>7</sup>. Que te dirai-je de nos pauvres Femmes qui sont encore beaucoup plûs a plaindre que nous, ne sachant des chòses d'Espagne que ce que les Papiers François leurs annonceront, la derniere lettre que je reçus etoit du 4e mai qui m'est arrivée bien arrieré, et a ce que je comprends, mes Lettres ne lui arrivent non plûs, je pris la precaution de les envoyer a Mr. Broseÿ, croyant qu'il aurait de possibilité pour les faire passer de quelque façon, mais celui-ci se retrouve dans l'armée de Palacios, agregé au Regt de Wimphen, qui me dit qu'il n'est pas possible pour le moment de faire passer de Lettres, mais qu'il tacherá de le faire aussitôt qu'il pourá – Pour te dire tout, il faut que tu saches aussi nôtre Promotion. Mòn Frère Lieutenant-General avec 13 000 Ds (douros) de Pension, tandis que quelque Encomienda puisse la remplacer – A moi le rang de Brigadier. Mr Steÿdinger rang de Colonel et sa retraite suivant Capitol(ation). avec tout l'apointement. Le Major et les 3 Caps Carrati, Göble et Gut rang de Lieutenant Colonels – Les deux Molos rang de Capitaines. François Reding, Schürmann Gretener et Bonif. Ulrich rang de 1er s Lieutenants, 3 Sargents avec Rang d'officier et les autres Sargents avec rang de Premiers et escudo de Ventaja, Caporaux Item.

Je crois t'avoir compté assez, je finis en t'embrassant et te sanctionnant nôtre convenio pour ce qui regarde nos Femmes. Je suis tout à toi ton dévoué Ami Nazare.

Lettre trouvée dans les archives privées de la famille Reding von Biberegg à Schwytz et classée avec les liasses concernant Théodore de Reding.

Nous en avons respecté le style et l'orthographe (mais est-ce bien nécessaire de le préciser?). Nous remercions chaleureusement M. B. Truffer, directeur des Archives cantonales de Sion, pour son aide dans la traduction des passages allemands.

<sup>7</sup> Ajouté en travers dans la marge.

### Annexe 3

#### Lettre de Castaños à Théodore de Reding

He recibido el oficio de V.S. (Vuestra Señora) hoy y aunque los prisioneros hechos por Coupini digan que ha salido de Andujar la 2a Division, hemos observado todo el dia que ningunas tropas se han movido de su campo y lo mismo han confirmado los desertores que acaban de venir.

En consecuencia para no variar el plan acordado y propuesto bajo la idea de ser el punto de Andujar el que ha de experimentar un ataque vigoroso en terminos que sea decisivo, es preciso que luego V. S. entre en Baylen, venga con la Division de Coupini a mi derecha á la cuya sobre Andujar y luego que veamos se hallan á media legua de Andujar atacaremos con firmeza para verificar la operacion concertada.

Esperamos que Ud (usted) me dé aviso sin perdida de tiempo del resultado de su ataque á Baylen y del modo con que se proponga marchar sobre Andujar, que debiera su lo mas pronto posible, pues sólo en el caso que vieremos muy disminuidas la fuerzas de este campamento enemigo podriamos determinar hoy el ataque sin esperar esas Divisiones. V. S. sabe el renombre y calidad de las tropas de estas Divisiones y debe conocer que lo mas conviene es augurar de un modo nada dudoso el feliz éxito de esta empresa que entre todos es muy facil: por lo qual nos dará V. S. repetidos avisos de su movimiento de modo que no nos quede duda alguna para operar con seguridad.

Dios que á V.S mande.

Arjonilla<sup>1</sup> 17 de Julio 1808 a las 7 de la tarde.

Castaños

Fonds privé de la famille de Reding von Biberegg à Schwytz: Papiers de Nazare de Reding, 1805-1809.

Nous en avons respecté le style et l'orthographe.

En résumé cette lettre

- informe Reding que la seconde division française se trouve toujours à Andujar, malgré les dires des prisonniers faits par Coupigny;
- lui demande de venir l'appuyer à Andujar avec la division de Coupigny après avoir pris Baylen, afin d'attaquer ensemble l'ennemi selon ce qui a été prévu;
- seulement si les forces de l'ennemi sont très diminuées, Castaños alors pourrait envisager une attaque seul, pour le jour même.

<sup>1</sup> Arjonilla figure sur la carte n° 2 sous le nom d'Arjona.

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

### Sources manuscrites

#### ARCHIVES FEDERALES DE BERNE

- Fonds 2200 Paris 1/11: *Correspondance du Landammann Rüttimann à C. de Maillardoz, ambassadeur de Suisse à Paris.* 1808.

#### ARCHIVES DE L'ETAT DU VALAIS

- Fonds du Service Etranger 6/16/1-11: *Correspondance de Monsieur le Colonel Charles de Preux, 1807-1808.*
- Fonds du Service Etranger 29/1/1-33: *Diète valaisanne. Messages, décrets, rapports, capitulations, relatifs au service de France.* 1803-1830.
- Fonds du Service Etranger 37: *Liste des officiers demandant du service en 1810.*
- Fonds de la Société d'Histoire du Valais Romand 12/23: *Service d'Espagne pour les années 1767 et 1802-1815.*
- Fonds Louis de Riedmatten 7/12: *Lettres diverses de 1805-1808.*
- Fonds d'Odet II/P 368: *Relation faite par Joseph-Ignace Escher. 12 avril 1837.*

#### ARCHIVES PRIVEES

##### DE LA FAMILLE REDING VON BIBEREGG A SCHWYTZ

- *Papiers concernant Théodore de Reding.*
- *Papiers concernant Nazare de Reding.*

#### ARCHIVES PRIVEES DE LA FAMILLE WEGER A MUNSTER

- F. 311: *Lettre du colonel de Riedmatten au capitaine Weguer. Sion le 16 février 1809.*

#### ARCHIVES NATIONALES, PARIS.

- Fonds du Ministère de la justice BB 30/97 à BB 30/101B: *Affaires des Généraux Dupont, Vedel, Marescot, etc. Capitulation de Baylen, 1808-1814.*

#### SERVICIO HISTORICO MILITAR, MADRID.

- Fondo de la Guerra de la Independencia. Duque de Bailén, Legajo 2, Carpeta II: *Documentos consultados para la redacción de la Historia relativos a los principales sucesos desarrollados en Andalucía durante la primera Campaña.*

## Sources imprimées

- *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III, Paris, Imp. Impériale, 1865, t. XVII, avril-octobre 1808.
- DIESBACH (M. de), «Le Général Charles-Emmanuel von der Weid. 1786-1845», in: *Archives de la Société d'Histoire de Fribourg*, t. V, Fribourg, 1893, pp. 471-546.
- HEIDEGGER (G.), (sergent), «Lebensgeschichte, Erlebnisse in napoleonischen und niederländischen Diensten, 1807-1825», in: *Zürcher Taschenbuch*, Zurich, 1925, pp. 27-76.
- LANDOLT (J.), (colonel), «Erinnerungen. 1807-1815», in: *Zürcher Taschenbuch*, Zurich, 1893, pp. 133-211.
- MURALT (R.-K.-A. de), (lieutenant de la Garde suisse), «Militärische Laufbahn des Oberstlieutenant R. K. Amédée von Muralt», in: *Berner Taschenbuch*, Berne, 1887, pp. 227-281.
- ROBATEL (L.), (capitaine), *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*. Publiés par A. Donnet, Martigny (Bibliotheca Vallesiana n° 3), 1966.
- SCHUMACHER (G.), (capitaine), *Journal et Souvenirs de Gaspard Schumacher, Capitaine aux Suisses de la Garde Royale (1798-1830)*, Paris, 1916.

## Ouvrages

- BELER (G. de), *Baylen*, Paris, 1955.
- CORTEY (F.), *1760-1835 Peintre Valaisan*, catalogue d'exposition, Bagnes, Centre de Recherches historiques de Bagnes, 1979.
- GOMEZ DE ARTECHE Y MORO (J.) (général), *Guerra de la Independencia. Historia militar de España de 1808 a 1814*, Madrid, SHM, 1875, t. II.
- MAAG (A.), *Geschichte der Schweizertruppen im Kriege Napoleons I. in Spanien und Portugal, 1807-1814*, Biel, 1892, 2 tomes.
- PUTALLAZ (P.-A.), «Le destin tragique de Pierre d'Odet (1781-1808), mercenaire dans le Régiment valaisan au service d'Espagne», in: *Annales valaisannes*, Sion, 1989, pp. 7-42.
- REPOND (J.), (colonel), «La Bataille de Bailén», in: *Schweizerische Vierteljahrsschrift für Kriegswissenschaft*, Berne, 1923, pp. 312-331.
- SCHALBETTER (J.), «Le Régiment valaisan au service de l'Espagne, 1796-1808», in: *Annales valaisannes*, t. 15, Sion, 1969, pp. 283-369.
- SCHALLER (H. de), *Histoire des troupes suisses au service de France sous le règne de Napoléon I<sup>er</sup>*, Fribourg, 1882.